

Abstract:

In the indigenous language Taíno, Haiti or Ayiti, means "land of mountains." Haiti is an island two-thirds of which are covered by the mountainous topography of *les mornes*. Taking this specific geography as a starting point, this interdisciplinary thesis brings together history, French and Haitian Studies in an exploration of the ways that the landscape of Haiti played a crucial role in the history of the country. Starting with pre-colonial history, through the colonization by the Spanish then the French, and after the revolution that led to its independence in 1804, the history of Haiti is also the history of its land, of how it was used, imagined, conquered, domesticated, forgotten. This investigation studies how the landscape, especially the mountainous regions, played a role in both French colonization and in the resistance of enslaved peoples and Maroons leading up to the revolution of 1791. It includes a discussion of the critical role of agriculture in the colonial system that created the most profitable colony in the French empire, exploring the geographies of the colonial empire in juxtaposition with the geographies of resistance. As well as a physical and material analysis, it also discusses symbolic means of controlling the land and the ideologies surrounding the concepts of landscape and geography in terms of cartography, economy, politics, and religion, showing how these representations offer both a form of oppression and a means of subversion.

Keywords: mornes, marronnage, géographie, colonisation, Saint-Domingue

Mountains, Maroons, Geography, Colonization, Haiti

Dèyè mòn gen mòn :
Géographies de colonisation et de résistance

Sarah Lancaster

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier ma directrice, professeure Carolyn Shread, pour tout le travail et le soutien qu'elle m'a donné en m'aidant à développer et à rédiger cette thèse.

Je voudrais également remercier les autres membres de mon comité, Samba Gadjigo et Dawn Fulton, pour leur contribution importante à ce travail.

Je tiens à remercier en plus les départements de Français à Mount Holyoke et à Smith College pour leur rôle dans mon éducation et pour avoir inspiré mon travail. À Mount Holyoke, je remercie, en particulier, Catherine Le Gouis et Anouk Alquier pour leur participation lors de ma soutenance et pour leurs commentaires.

Finalement je remercie ma famille et mes amies pour leur soutien inestimable.

TABLE DE MATIÈRES

Introduction	4
Chapitre 1 - Géographie et Histoire	19
a. L'histoire de la colonisation et du paysage	19
b. Accès	25
c. Les plantations	26
d. Les contre-paysages	27
e. La géographie et l'empire	28
Chapitre 2 - Agriculture	33
a. L'agriculture et le paysage	38
b. La plantation	41
c. L'alimentation	45
d. Le marronnage	49
Chapitre 3 - Symbolisme de la Géographie	53
a. Les cartes	54
b. L'appellation	60
c. La construction	64
d. Les lois	65
e. La souveraineté et la frontière	67
f. Le vaudou	68
Conclusion	72
Bibliographie	76

INTRODUCTION

Dèyè mòn gen mòn. Derrière la montagne, encore des montagnes. Ce proverbe haïtien évoque à la fois l'infini de l'espace et du temps. Il exprime la prévisibilité et la multiplicité, la certitude que la vie va continuer, qu'il y aura toujours une épreuve à surmonter et qu'un problème résolu en amène un autre. Le proverbe provient de la géographie du pays : Haïti est une île aux deux tiers couverte de montagnes. En effet, dans la langue indigène Taíno, son nom, Haïti ou Ayiti, signifie « terre des montagnes. »

Aucune surprise alors que cette topographie montagneuse joue un rôle dans l'histoire et le développement du pays. À travers son histoire précoloniale, ensuite avec la colonisation des Espagnols puis des Français, l'histoire d'Haïti est aussi l'histoire de sa terre, de comment elle a été utilisée, conceptualisée, conquise, domestiquée, ou oubliée. Ce paysage montagneux a eu un impact fondamental sur le fonctionnement du système de plantation et de gouvernance du colonisateur français, tout en façonnant et en contribuant à la résistance.

Il y a très peu de travaux sur la période menant à la révolution qui puissent nous permettre d'examiner le lien entre le paysage, la colonisation et la rébellion. De plus, il y a encore moins des publications qui considèrent le rôle que les mornes — le nom donné pour aux montagnes aux Antilles — ont joué dans ce contexte.

Il y en a cependant quelques textes qui se concentrent sur ce paysage historique. André-Marcel d'Ans dans son livre *Haïti : Paysage et Société* illustre comment la question de la décolonisation

est en rupture avec un paysage qui n'a pas été construit en vue de son indépendance.¹ Oury Goldman dans son article « Une île couverte de montagnes et de fleuves : Hispaniola dans quelques traductions et appropriations françaises de chroniques des Indes au XVI^e siècle, » décrit le rôle des montagnes et des rivières dans la colonisation espagnole et la résistance amérindienne, en se concentrant sur la façon dont ces espaces ont été décrits par les Espagnols. En outre, des travaux davantage orientés vers le domaine de l'archéologie ont été effectués par Joseph Sony Jean, Till Sonnemann, et Corinne L. Hofman.² Leur recherche concerne l'histoire de la transformation du paysage du peuple Taïno aux Espagnols, aux Français, jusqu'à l'époque actuelle dans un sens plus matériel.

Il existe plus largement un grand nombre d'ouvrages qui relient la géographie à la colonisation tels que celui de Jill H. Casid, *Sowing Empire: Landscape and Colonization*, et *Geography and Empire*, édité par Anne Godlewska et Neil Smith. Il y a également un déséquilibre entre la quantité de recherches centrées sur le paysage et la résistance en Haïti et à d'autres territoires avec une histoire de colonisation. Des travaux ont été effectués sur le lien des Marrons avec le paysage dans d'autres colonies telles que la Jamaïque, le Brésil, le Suriname et l'Amérique du Nord. Enfin, dans quelques-uns de ces ouvrages, les auteurs discutent de géographie alternative, de contre-plantation et des paysages hybrides. Il est intéressant de réfléchir aux raisons de ce manque de travaux, alors que la terre a joué un rôle extrêmement important dans l'histoire d'Haïti et d'une part compte tenu du fait que cette société a connu une révolution réussie d'autre part. Mais c'est peut-être à cause de ce succès que cette histoire est sous-étudiée.

¹ Andre-Marcel d'Ans, *Haïti : Paysage et société*, (Hommes et Sociétés, Karthala, 1987) 6.

² Joseph Sony Jean, Till Sonnemann & Corinne L. Hofman "Complex Landscape Biographies: Palimpsests of Fort-Liberté, Haiti," (*Landscape Research*, 46:5, 2021) 624.

Ce travail vise à explorer comment le paysage — notamment les régions montagneuses — a joué un rôle dans la colonisation et la résistance menant à la révolution haïtienne de 1791. Il explorera les géographies de l'empire colonial et du marronnage, ainsi que le rôle que l'agriculture a joué dans ce système colonial. Il examinera également les moyens symboliques de contrôler la terre et les idéologies entourant le concept de paysage et de géographie en ce qui concerne l'économie, la politique, la domination et la liberté.

Alors que cette analyse de la géographie ayant un rôle dans les mouvements de résistance peut être appliqué à d'autres endroits, Haïti est différent parce que l'île a été la première à avoir une révolution réussie menée par les anciens esclaves. En explorant le rôle que la géographie a joué dans cet événement historique monumental, cette histoire à la continuation du colonialisme et du néocolonialisme dans ce pays et à ses liens avec le pouvoir géographique.

Cette étude explorera cette histoire du colonialisme et de la résistance à travers trois thèmes principaux. Le premier thème est la géographie ; historiquement, il y a une relation entre la géographie et la construction d'empire. En effet, la géographie a joué un rôle dans la colonisation d'Haïti, notamment dans la façon dont elle a été colonisée, et les raisons pour lesquelles elle l'a été. Mais le paysage était aussi un outil de résistance, puisqu'il offrait des lieux de protection naturels, et des ressources.

Le deuxième thème est celui de l'agriculture. L'agriculture était le fondement de l'économie de Saint-Domingue, ce qui l'a amené à devenir rapidement la colonie la plus riche que la France n'ait jamais connue. La plantation est venue à incarner la colonisation et la domination

françaises. Cependant cette richesse reposait sur le travail des Africains réduits à l'esclavage. Alors que la structure coloniale reposait sur cette relation d'exploitation de la terre, les opprimés ont trouvé des moyens de résister à la domination en repensant le paysage. La plantation et l'agriculture française ont également servi à séparer davantage ces espaces, entre terres basses et mornes ; entre espaces domestiqués et espaces sauvages, entre espaces de domination et zones libres. C'est dans ces territoires hors de la colonisation — souvent dans les mornes — que la rébellion s'est formée.

Le troisième thème est le symbolisme dans la géographie : le paysage est tout aussi important dans la façon dont l'espace et la société étaient imaginés et vécus. La colonisation du paysage s'est également faite de façon moins concrète, à travers la cartographie, l'appellation des lieux, les lois et la politique. Il est important d'analyser comment la géographie a été conceptualisée par les Français comme un processus de domination, afin d'examiner la façon dont elle a été déconstruite et reconstruite. La rébellion a été réalisée par un recadrage des idées relatives aux relations de l'homme avec le lieu et le paysage. Les mornes d'Haïti sont des espaces importants de reconstruction de géographies alternatives, à travers une économie, une communauté et une religion qui contredisent le paysage colonial français.

Ces trois facteurs — la géographie, l'agriculture et le symbolisme — se rejoignent lorsqu'on s'attache à l'histoire de la colonisation et de la résistance en Haïti. En recherchant le rôle que les mornes et, dans un sens plus grand, la géographie ont joué dans le colonialisme français en Haïti, les conditions d'une révolution réussie seront explorées dans un nouveau contexte.

Pour commencer, il faut appréhender l'importance que joue la géographie dans la compréhension du monde. En effet, c'est la base de notre compréhension d'où et de ce que nous sommes, car elle définit l'espace qui nous entoure. Debarbieux écrit :

Tous ceux qui se sont essayés à l'exercice en connaissent la redoutable difficulté : parler de la montagne en général relève du défi intellectuel ou du tour de force pour celui qui veut prendre en compte tout à la fois la dynamique des milieux, la transformation des sociétés, les enjeux géopolitiques et les pratiques culturelles.³

La géographie nous touche de diverses manières et la géographie montagnaise a un effet encore plus important, car elle crée une séparation nette entre deux espaces distincts : les basses terres et les hautes terres. Ce sont deux domaines différents, politiquement, socialement et économiquement, qui coexistent. Les zones montagneuses sont souvent administrées par un gouvernement issu des basses terres. La relation entre les basses terres et les hautes terres peut être mutuellement bénéfique grâce au commerce, mais, elle est politiquement compliquée aussi. Les montagnes sont difficiles à gouverner et leurs communautés ont tendance à être en marge de la gouvernance politique, développant un gouvernement local plus fort que le gouvernement national. Cela est dû aux difficultés d'accès et de communication, ainsi qu'aux difficultés d'avoir une présence militaire dans un espace qui rend les déplacements difficiles.

Si la géographie façonne la vie humaine, la vie humaine façonne aussi le paysage :

Le paysage tel que nous l'entendons ici n'est pas conçu en discontinuité par rapport au social. Ce n'est pas un simple « environnement » : œuvre de la société, il constitue tout autant le cadre matériel qui conditionne son activité. Le paysage est donc aussi bien le produit de l'histoire, qu'une indispensable partie prenante dans le jeu de social.⁴

³ Bernard Debarbieux, "François Bart, Serge Morin et Jean - Noël Salomon : Les montagnes tropicales : identités, mutations, développement," *Revue de Géographie Alpine* 90, 3. (2002) : 114 -15.

⁴ Ans, *Haïti : Paysage et société*, 6.

Le paysage façonne nos vies autant que nous essayons de le refaçonner. À travers le processus humain d'extraction des ressources et de recherche d'abri, la terre repousse l'influence de l'homme, modelant son histoire, sa politique, sa culture, sa religion, ainsi que sa vie.

Le rôle de la géographie est particulièrement important en Haïti, qui a beaucoup de variations au niveau de la topographie. C'est une terre montagneuse : environ les deux tiers de la superficie totale des territoires sont au-dessus de 490 mètres d'altitude.⁵ Le point culminant d'Haïti est le Pic la Selle à 2 680 m.⁶ Il existe cinq principales chaînes de montagnes en Haïti, que les Français ont nommées Massif du Nord au nord, Montagnes Noires et Chaîne des Matheux à l'ouest, et Massif de la Hotte et Massif de la Selle au sud.⁷ Les plus grandes plaines sont la Plaine du Nord au nord, la Plaine de l'Artibonite et la plaine du Cul-de-Sac à l'ouest, et la Plaine de Jacmel dans le sud.⁸

⁵ James A. Ferguson, "Haïti" Britannica.

⁶ Delattre Saint-Aubin, *Notre patrimoine, montagnes, plaines*, (Port-au-Prince : Impr. Les Presses libres, 1956), 55.

⁷ Philippe R. Girard, *Haiti : The Tumultuous History—from Pearl of the Caribbean to Broken Nation*, (1st Palgrave Macmillan pbk. ed. Palgrave Macmillan, 2010) 18.

⁸ Girard, *Haiti: The Tumultuous History*, 18.



Jacques Nicolas Bellin, *La partie française de l'isle de Saint Domingue*, Paris, 1764.

Haïti a un littoral irrégulier, avec des rivages rocheux bordés de falaises qui, en retrait, forme des ports naturels, ce qui est idéal pour le transport maritime et le commerce, un aspect essentiel de la colonisation d'Haïti. Il y a deux péninsules : une plus longue au sud et une plus courte au nord, avec le golfe de la Gonâve entre les deux. Les plaines sont les terres agricoles les plus productives et les zones les plus densément peuplées. Il y a beaucoup de rivières, mais elles sont courtes et, pour la plupart, non navigables. Tout ce terrain crée une séparation claire entre les zones plus faciles à vivre et celles difficiles et non navigables. En raison des mornes, le moyen le plus simple de se déplacer est l'océan. Nous verrons cela plus tard lorsque nous examinerons de plus près les cartes françaises.

La géographie est importante pour l'histoire d'Haïti car le profit issu de l'exploitation de la terre était la principale motivation de la colonisation. Lorsque Christophe Colomb s'est aventuré dans son voyage à travers l'Atlantique, il ne cherchait pas seulement une nouvelle route commerciale vers la Chine, il cherchait également des richesses, en particulier de l'or à extraire de la terre. Lors de son premier débarquement sur l'île de San Salvador, il a demandé aux indigènes où trouver de l'or : ils l'ont dirigé vers Haïti.⁹

Les caractéristiques de l'île ont attiré les conquistadors espagnols. Colomb a décrit l'île en ces termes :

Toutes ces îles sont fertiles et celle-ci l'est particulièrement. Elle a de nombreux grands ports plus beaux que tous ceux que je connaisse dans les pays chrétiens, et de nombreux grands fleuves. Tout cela est merveilleux. Le pays est élevé et possède de nombreuses chaînes de collines et de montagnes incomparablement plus belles que Tenerife. Toutes sont très belles et de formes variées, et toutes sont accessibles. Elles sont couvertes de grands arbres de différentes espèces qui semblent atteindre le ciel.¹⁰

En 1493, les Espagnols ont pris l'île, l'ont nommée Hispaniola, et ont commencé à extraire les richesses de ses terres, à travers les mines et l'agriculture.¹¹ C'est le début de la dépendance violente entre la terre et ceux qui l'habitent. Les colons espagnols ont forcé les peuples indigènes, les Taino et les Arawaks, à travailler. Le labeur était dur et les Espagnols brutaux. Cela, associé aux maladies apportées par les Espagnols, a conduit à la mort de travailleurs indigènes par centaines. Pour remplacer les ouvriers, ils ont commencé à faire venir des esclaves d'Afrique. Au

⁹ C. L. R. James, *Les Jacobins Noirs : Toussaint Louverture et la Révolution de Saint-Domingue* Par C.L.R. James. Traduit de L'anglais par Pierre Naville, (Paris : Gallimard, 1949), 3.

¹⁰ Girard, *Haiti: The Tumultuous History*, 17. Trad. Sarah Lancaster.

¹¹ James, *Les Jacobins noirs*, 3.

début de XVI^e siècle, les premiers Africains captifs ont été amenés sur l'île, ce qui marque le début de la monstruosité qu'est la traite atlantique.

Les Français ont colonisé l'île au milieu du XVII^e siècle. En 1629, les Français ont colonisé l'île de Tortue, une petite île sur la côte nord-ouest de l'île. La côte ouest de Saint-Domingue contenait des millions de bovins et de porcs sauvages, initialement introduits par les Espagnols, vivant dans les forêts.¹² Cela a rendu la terre encore plus attrayante pour les Français. En 1659, ils ont contrôlé Tortue, et ont commencé à s'installer sur Saint-Domingue. Ils ont colonisé les plaines proches de la côte, dans des zones d'accès facile et de terres rentables. Leur objectif principal était d'exploiter les territoires, et les montagnes ne leur offraient pas grand-chose ; au contraire elles n'étaient que des obstacles.

Les Français ont commencé à cultiver du cacao, de l'indigo et du coton, en plus de la canne à sucre qui avait été introduite par les Espagnols. Au début de XVIII^e siècle, les colons ont commencé à cultiver du café en plus de leurs autres cultures commerciales. Toutes ces cultures étaient très rentables. Cette richesse de la terre, ainsi que les querelles séculaires entre les Britanniques, les Espagnols et les Français ont entraîné de nombreux raids. Mais, en 1697, le traité de Ryswick entre la France et l'Espagne a accordé aux Français la moitié ouest de l'île.¹³ La colonie pouvait maintenant se développer avec moins de menaces de guerre et la production dans les plantations a augmenté de façon spectaculaire.

¹² Girard, *Haiti: The Tumultuous History*, 21 ; James, *Les jacobins noirs*, 4.

¹³ The Louverture Project (Ed.). (2009). *Treaty of Ryswick*. Treaty of Ryswick — TLP.

Le climat de l'île la rendait très adaptée au type d'agriculture, orientée vers le profit, pratiquée par les Français. Les mornes haïtiennes et leur orientation vers l'ouest protégeaient son intérieur des vents océaniques, créant un climat sec et aride, même pour une île des Caraïbes, sauf pendant les mois pluvieux de l'été et de l'automne.¹⁴ Parce qu'il faisait chaud toute l'année, les plantes pouvaient être cultivées à tout moment ce qui signifiait qu'il n'y avait pas de saison morte, dès qu'une récolte était ramassée, il était temps d'en planter une autre.¹⁵

Ainsi, les plantations imposaient un travail épuisant et incessant.¹⁶ À mesure que le commerce augmentait, surtout celui du sucre, le besoin d'ouvriers augmentait. Ce qui se voit en regardant combien d'esclaves ont été transportés à Saint-Domingue. En 1700, il y avait 9 000 esclaves dans tout Saint-Domingue ; en 1790, au plus fort de la prospérité de l'île, la colonie a importé 48 000 esclaves en cette seule année, et la population totale d'esclaves a dépassé les 500 000.¹⁷ Les esclaves représentaient donc près de 90% de la population de Saint-Domingue dans les années précédant la révolution.¹⁸ L'augmentation du nombre total d'esclaves va de pair avec l'augmentation de la production et de la prospérité des plantations. Haïti était « la perle des Antilles, » et Saint-Domingue était la plus importante colonie de France ; tout ce profit reposait sur la traite des esclaves.

Le travail des personnes réduites à l'esclavage était sans fin et les conditions brutales. Les esclaves travaillaient sous le soleil brûlant, et ils pouvaient être battus ou fouettés pour n'importe

¹⁴ Girard, *Haiti: The Tumultuous History*, 18

¹⁵ James, *Les Jacobins noirs*, 9.

¹⁶ James, *Les Jacobins noirs*, 9.

¹⁷ Girard, *Haiti: The Tumultuous History*, 24.

¹⁸ Gonzalez *Maroon Nation*, 90.

quel caprice du propriétaire. En plus de la violence à laquelle ils étaient confrontés, les esclaves étaient également gravement sous-alimentés et surmenés.

En 1685, le roi Louis XIV a tenté d'établir une réglementation sur la pratique de l'esclavage dans les Caraïbes françaises, dans un texte intitulé l'Ordonnance royale de Louis XIV, ou l'Édit royal de mars 1685 touchant la police des îles de l'Amérique française, ou plus simplement, le Code noir. Ce Code contenait soixante articles réglementant la vie, le traitement, la religion et la propriété des esclaves. Entre autres, étaient décrites les règles interdisant à un esclave de travailler le dimanche ou autorisant l'emploi du fouet, ou encore régissant les droits de citoyen des affranchis.¹⁹ C'était un édit extrêmement important, même si son impact a été variable.

Alors que certains considéraient le Code Noir comme une amélioration par rapport à la situation de l'époque, puisqu'il imposait des limites à la cruauté des propriétaires de plantations, d'autres le considéraient comme répréhensible. Voltaire écrit que « le Code Noir ne sert qu'à montrer que les juristes consultés par Louis XIV n'avaient aucune idée des droits de l'homme ».²⁰ Robert Giacomel, avocat français a qualifié le Code Noir de crime contre l'humanité dans son livre *Le Code Noir, autopsie d'un crime contre l'humanité*.²¹ Quoique les personnes puissent en penser, cela n'a que très peu changé le comportement entourant l'esclavage. Il n'y avait que très peu d'applications, surtout pour défendre les droits des esclaves.

¹⁹ Saint-Vil, "Villes et bourgs de Saint-Domingue", 256.

²⁰ K. Buchanan, "Slavery in the French colonies: Le Code Noir (the black code) of 1685," In Custodia Legis: Law Librarians of Congress, (2011).

²¹ K. Buchanan, *Slavery in the French colonies*.

De nombreux esclaves se sont rebellés contre le destin que leur prescrivait les colons. Ils l'ont fait à travers ce dont ils avaient le contrôle : leur corps. Beaucoup se sont suicidés, sacrifiant leur vie pour ne pas être utilisés par les Français. Ils croyaient que la mort n'était pas seulement une libération, mais également qu'elle permettait un retour en Afrique. Une autre façon pour eux de s'échapper était de fuir, ce qui s'appelait le marronnage.

Il y a un débat sur les origines du terme « marronnage. » Selon Neil Roberts, le terme vient du mot espagnol “ cimarrón ” qui s'est développé sur l'île d'Hispaniola en référence au bétail sauvage des colons espagnols, qui a fui vers les collines. Cela a ensuite été utilisé pour les Amérindiens en esclavage cherchant à se réfugier dans les mornes, et finalement (au début des années 1530) pour les Africains assujettis, cherchant à échapper à l'esclavage. Cimarrón s'est ensuite transformé en terme français marron et en anglais maroon.²² Une autre théorie, avancée par Johnhenry Gonzalez dans *Maroon Nation*, est que le mot vient du terme espagnol “ cimarrón ” parce que les Espagnols, en tant que premiers colonisateurs, ont été les premiers à décrire la fuite des esclaves noirs qui ont créé des communautés au sommet, ou “ cimas ” en espagnole, des montagnes.²³ Une autre théorie, que Crystal Eddins explique dans *Rituals, Runaways, and the Haitian Revolution*, affirme que le mot vient du Taino terme simaran, qui signifie l'action continue d'une flèche en vol.²⁴ Quelle que soit l'étymologie du mot, il en est venu à désigner toute personne s'étant échappée de la plantation et le terme de marronnage en est venu à jouer un rôle capital dans l'histoire et la culture haïtienne.

²² Neil Roberts, *Freedom as Marronage*, (University of Chicago Press, 2015), 8.

²³ Johnhenry Gonzalez, *Maroon Nation : A History of Revolutionary Haiti*, (Yale Agrarian Studies, Yale University Press, 2019) 8.

²⁴ Crystal Eddins, *Rituals, Runaways, and the Haitian Revolution: Collective Action in the African Diaspora*, (Cambridge: Cambridge University Press, 2022), 2-3.

Il existe deux types de marronnage : le petit marronnage et le grand marronnage. Le petit marronnage décrit tout type d'évasion à court terme, allant de quelques heures à quelques mois. Il s'agit plutôt des pratiques relevant de la mobilité individuelle que de la fuite.²⁵ Il y avait plusieurs raisons pour le petit marronnage : rendre visite à de la famille ou à des amis, échapper momentanément aux rigueurs de l'esclavage, ou encore aller chercher de la nourriture et des provisions qui n'étaient pas fournies sur la plantation.²⁶ Ce type d'évasion était le plus courant et représentait un problème pour les esclavagistes au quotidien.²⁷ C'était une façon de reprendre le contrôle de soi, ne serait-ce que pour un petit moment.

Le grand marronnage est davantage lié aux mornes, car c'est là que de nombreux Marrons évadés ont construit leurs communautés. Le grand marronnage est une évasion sans retour à la plantation. Il peut être individuel ou collectif. Les camps étaient souvent établis dans les mornes et alimentés en moyens techniques et humains par des pillages sur les plantations, mais également grâce à la contrebande et à la flibuste.²⁸

Les dangers pour ceux qui pratiquaient le petit et le grand marronnage étaient nombreux. Les chiens étaient utilisés pour pourchasser les fugitifs. Il y avait des unités chargées d'attraper les esclaves en fuite et, après avoir été capturés, les punitions étaient sévères. Le Code Noir interdisait aussi de rendre visite aux membres de la famille qui étaient libres. C'est parce que les esclaves avec les liens sociaux étaient deux fois plus susceptibles que les autres de s'échapper dans les six mois.²⁹ Ces géographies de communauté étaient très importantes.

²⁵ Béchacq, « Les Parcours du marronnage, » 2.

²⁶ Roberts, *Freedom as Marronage*, 98.

²⁷ Roberts, *Freedom as Marronage*, 98.

²⁸ Béchacq, « Les Parcours du marronnage, » 2.

²⁹ Crystal Nicole Eddins, "Runaways, Repertoires, and Repression," (*Journal of Haitian Studies* 25, no. 1, 2019) 6.

Malgré les difficultés et les risques, le nombre de personnes ayant fui vers les mornes est assez impressionnant. En 1720, 1 000 esclaves se sont enfuis. En 1751, il y en a eu au moins 3 000.³⁰ De 1764 aux premiers jours de la révolution en 1793, des annonces contenant le nom et description de près de 48 000 Marrons parurent dans la presse de Saint-Domingue, estime à un nombre plus élevé le nombre total de fugues pour tenir compte de ceux qui ne sont pas mentionnés dans la presse écrite.³¹ Les Marrons formaient le plus souvent, de petites communautés séparées, mais parfois il y avait un chef pour les unir. L'une des communautés les plus remarquables est celle des montagnes Bahoruco à la frontière de la République dominicaine. À la fin du XVIIIe siècle, des centaines de personnes vivaient dans des communautés autour du Bahoruco, dont près de 1 500 sur un site appelé Christophe.³²

Les Marrons mettaient à profit le paysage. Les mornes qui les entouraient offraient un abri et une protection loin des colonisateurs français. C'étaient des lieux habitables, où ils pouvaient cultiver de petits jardins, semblables aux jardins créoles dans les plantations. Par ailleurs, les mornes offrent un lieu sûr à partir duquel s'organiser et revenir après avoir pillé les plantations pour s'approvisionner. En offrant cet abri, le paysage a contribué à la résistance au système français, autant qu'il l'a avancé.

La terre en Haïti a donc une histoire compliquée et double. Elle pouvait soit être utilisée par le colonisateur comme source de profit, comme source de violence et de douleur, quelque chose à

³⁰ James, *Les Jacobins noirs*, 18.

³¹ Roberts, *Freedom as Marronage*, 66.

³² Crystal Eddins, "'Rejoice! Your Wombs Will Not Beget Slaves!'" Marronnage as Reproductive Justice in Colonial Haiti," *Gender & History* 32, no. 3 (2020): 562–80. 565.

manipuler et à contrôler pour des profits personnels, sait elle pouvait également offrir un abri et une aide à la rébellion. Cette dualité, reflétée à la fois dans la manière dont elle est perçue, politiquement et culturellement, et dans la façon dont elle transforme l'homme physiquement, est ce qui la rend intéressante.

CHAPITRE 1 :

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

« La géographie n'est autre chose que l'histoire dans l'espace, de même que l'histoire est la géographie dans le temps. » ³³

Le paysage d'Haïti contient l'histoire de son passé. En commençant par les peuples Taino, en passant par les périodes de colonisation espagnole et française, puis à l'indépendance, ces faits marquants ont tous transformé la terre. La géographie est essentielle pour comprendre cette histoire tout comme ce passé est important pour envisager les effets durables sur l'environnement. Ce chapitre vise à explorer la relation entre la société haïtienne et le territoire. Il commence par une étude de la relation entre l'histoire de la colonisation et la terre. Il explore ensuite les contre-géographies des esclaves et des marrons. Il se termine par l'évaluation de la géographie en tant que discipline et s'attache à sa signification dans le contexte haïtien d'avant la révolution de 1791. Cela nous permet d'analyser comment le paysage d'Haïti a influencé la façon dont les colonisateurs et les personnes marginalisées ont adapté leurs modes de vie au paysage environnant et comment cela a forgé la société haïtienne du début de la révolution.

L'histoire de la colonisation et du paysage

Le tout début de la colonisation d'Haïti est lié à la quête de la terre et de ce qu'elle produit : des ressources. Haïti est colonisée par les Espagnols pour le territoire, notamment la terre fertile des plaines. Cela signifie que la géographie a directement influencé la colonisation d'Haïti, là où les habitants vivaient, comment ils travaillaient et ce qu'ils voulaient. Le lien entre colonisation et

³³ É. Reclus, *L'homme et la terre*, (Librairie Universelle, Paris, t. 1, 1905) 10.

paysage contribue à expliquer le contraste entre plaines et zones côtières occupées par les colons français, et la nature sauvage des régions montagneuses, refuge des Marrons.

La côte est la région la plus peuplée. Les Tainos avaient une préférence pour le littoral.³⁴ Le premier point de peuplement pour les Espagnols s'y trouvait aussi. Ils ont fondé des villes dans le nord d'Haïti qui ont probablement servi de points de départ aux colons français en 1605.³⁵ C'est sur la côte que les zones de la population française ont continué à croître. Cela s'explique par le fait qu'il était facile d'y accéder, pour les fournitures et les communications. Cette préférence pour le littoral était aussi due aux difficultés d'expansion dans l'intérieur profondément montagneux. Les terres d'une altitude inférieure à 200 m ne représentent que 7 000 km², soit le quart de la superficie totale du pays.³⁶ Mais, en proportion, sur 57 centres, 35 (ou les deux tiers) étaient situés sur la côte et moins de dix à plus de 30 km à vol d'oiseaux de la mer.³⁷ Le terrain montagneux rendait la communication et les déplacements ardu, de sorte que le transport maritime a continué à jouer un rôle essentiel pour le développement des villes de Saint-Domingue : « Cette répartition était liée à l'existence d'un grand nombre de plaines côtières plus ou moins isolées les unes des autres et ne pouvant communiquer entre elles que par le cabotage. »³⁸ À cause de ces difficultés, presque toutes les villes de l'époque avaient une fonction portuaire. Les villes françaises étaient confinées par cette géographie montagneuse.

³⁴ Thomas Madiou, *Histoire d'Haïti*. (2nd ed. Vol. 1. Port-au-Prince: le Département de l'Instruction Publique, 1922) 12.

³⁵ Jean, Sonnemann & Hofman "Complex landscape biographies," 624.

³⁶ Ans, *Haïti: Paysage et société*, 11.

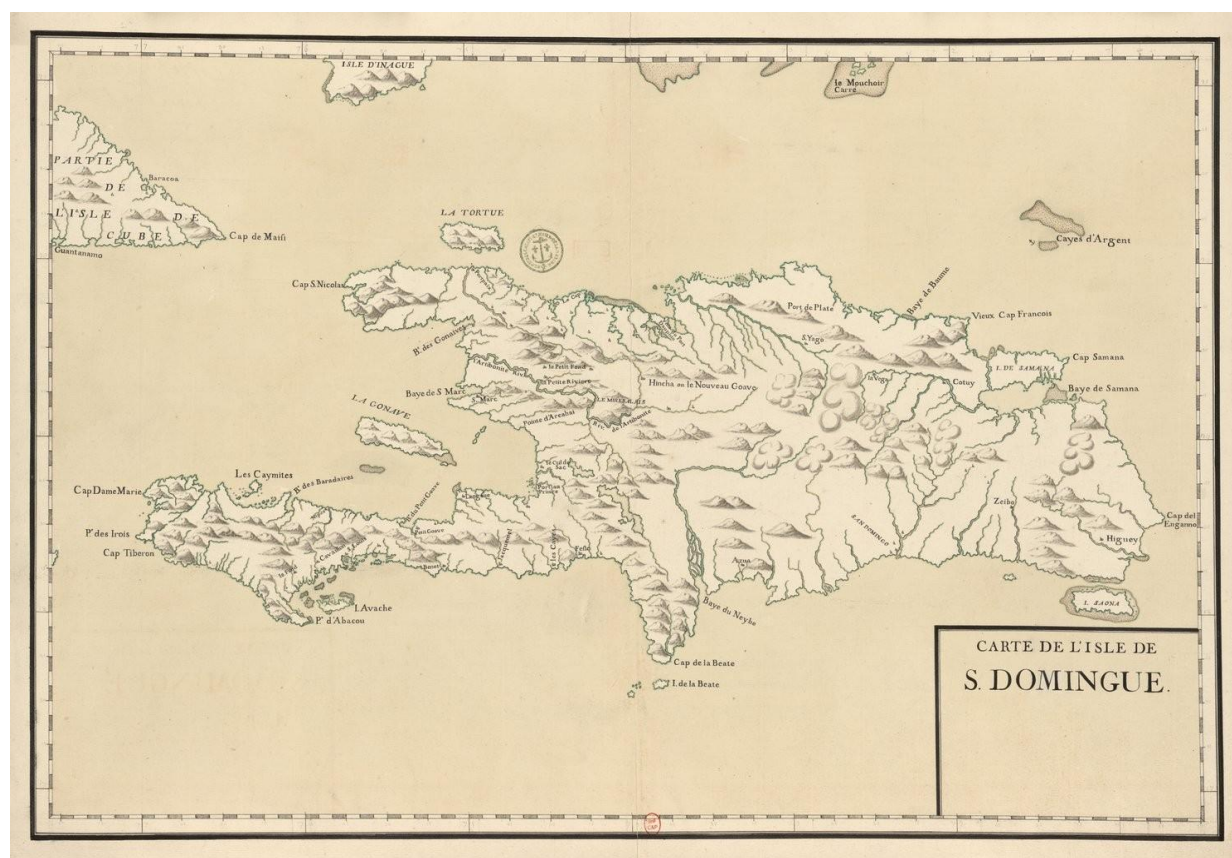
³⁷ Jean Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue au XVIII^e siècle (Essai de géographie historique), » *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 31- 123, (1978): 256.

³⁸ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 256.

Les premières agglomérations créées par les Français étaient Léogâne et Petit Goâve (1663), Port-de-Paix (1664), et Le Cap (1676).³⁹ La plupart des autres villes ont été créées au cours du début du XVIII^e siècle : Saint-Marc (1716), Les Cayes (1719), Trou-du-Nord (1725).⁴⁰ Ces premières colonies étaient principalement dans le Nord, car c'était le centre de la navigation et du commerce. La Plaine-du-Nord, sur la rive nord de Saint-Domingue, était une région très fertile qui possédait donc les plus grandes plantations de sucre. Entre agriculture et commerce, la zone autour du Cap était le centre économique en Haïti colonial. Cette région était séparée du reste de Saint-Domingue par la chaîne de montagnes du Massif du Nord.

³⁹ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 255.

⁴⁰ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 255.



Source gallica.bnf.fr / Collections BnF

Service hydrographique de la marine consacrée à Saint Domingue, *Carte de l'isle de S. Domingue*, [1:1 170 000 environ], 1770.

Les autres parties d'Haïti ont été urbanisées et développées plus tard.⁴¹ Port-au-Prince a été fondée en 1749, et Jacmel en 1781 : « Saint-Domingue était donc à cet égard derrière les autres colonies antillaises. »⁴² Le développement tardif était en partie dû au fait que le nord était géographiquement séparé du reste de la colonie par les chaînes de montagnes dans la terre, et la nécessité de naviguer autour d'une péninsule du nord par la mer. Cela signifie que l'intérieur de l'île, et surtout à mesure que l'altitude augmente, est demeuré sauvage.

⁴¹ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 255.

⁴² Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 255.

Ces villes coloniales étaient caractérisées par leur fonction : « la mise en place des centres est liée avant tout à la volonté des autorités de créer des établissements devant leur permettre de bien organiser l'exploitation du territoire. »⁴³ En conséquence, les villes, à l'exception de la porte, n'étaient pas importantes : « les bourgs étaient restés pour la plupart en marge de la prospérité coloniale, contrairement aux cités et aux grandes plantations. »⁴⁴ Les plantations et portes étaient les éléments les plus significatifs de la colonisation, avec moins d'importance sur les villes.

Même si les mornes n'intéressent pas les premiers colons français, ils ont quand même eu un grand impact sur ce développement de la colonie parce qu'ils séparent ces espaces colonisés et non colonisés. En plus, ils créent ces plaines fertiles grâce aux fleuves qui en découlent. Des chaînes principales, qui courent à peu près de l'est à l'ouest, se détachent des chaînes secondaires qui se dirigent vers la mer et c'est entre elles que sont placées les plaines françaises.⁴⁵ Les Français étaient alors confinés à ces plaines avec les mornes qui les entouraient. Les plus importantes de ces régions de basse altitude sont la Plaine du Nord, celle du Cul-de-Sac près de Port-au-Prince, celle de Léogâne, et celle des Cayes.⁴⁶ C'est dans ces plaines côtières que les plantations se développent et que la richesse de la colonie est extraite.

Les Français ont transformé ces plaines de basse terre, et plus tard les mornes, pour l'exploitation :

⁴³ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 257.

⁴⁴ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 257.

⁴⁵ Moreau Saint-Méry, *Description de la partie française de l'isle Saint-Domingue*. Vol. 1. (Paris: Société de l'Histoire des Colonies Françaises et Librairie Larose, 1958), 27.

⁴⁶ Ans, *Haïti: Paysage et société*, 11.

Ce changement radical a imposé une nouvelle dynamique écologique et a eu un impact important sur l'environnement naturel grâce à des activités comme l'abattage des arbres et l'utilisation des eaux fluviales pour établir des plantations. Par le paysage hybride.⁴⁷

Ce fut une force réciproque que le paysage et les colons français ont eu. Le paysage a déterminé le développement de la colonisation, mais cette occupation a également modifié le paysage, le changeant en fonction de ses besoins.

Le moyen dont les Français interagissent et utilisent le paysage détermine les tendances et la croissance de la colonisation française. Comme l'industrie primaire extrayait les ressources des terres, c'est-à-dire l'agriculture, ce qui n'était pas lié à l'expédition et au commerce de ces marchandises était lié à la production. Le nombre d'agglomérations est resté modeste car « l'économie des plantations du XVIIIe siècle n'avait pas besoin d'un réseau urbain dense et hiérarchique, puisque son objectif essentiel était la création de ports qui devaient approvisionner le marché métropolitain. »⁴⁸ Les villes sont importantes pour notre compréhension de l'histoire parce qu'elles restent parmi les rares traces de la colonisation qui ont été préservés jusqu'à présent ; presque tout ce qui a été mis en place aux XVIIe et XVIIIe siècles a été détruit ou endommagé : plantations, réseaux d'irrigation, fortifications.⁴⁹ le paysage servent, donc également de rappels physiques de cette époque.

⁴⁷ Jean, Sonnet et Hofman, "Complex Landscape Biographies," 620. Trad. Sarah Lancaster

⁴⁸ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 255.

⁴⁹ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 213.

Accès

Le principal obstacle au développement intérieur était la difficulté d'accès : « Les premiers colons du Nouveau Monde n'avaient généralement pas accès aux routes, concluant que les déplacements par voie d'eau étaient moins coûteux et plus faciles que le défrichage et l'entretien des routes. »⁵⁰ Cela signifiait que la mer était préférée comme la voie d'accès la plus facile. Les fleuves étaient aussi possibles, mais beaucoup en Haïti ne convenaient pas au transport, en conséquence du relief tourmenté, même les rivières les plus importantes (comme l'Artibonite en Haïti) conservent toujours un caractère torrentueux, irrégulier.⁵¹ Bien qu'ils aient été utiles dans l'irrigation, les fleuves représentaient plus un obstacle au transport qu'une aide, car il fallait un moyen de les traverser : le passage des rivières et des ravines s'est longtemps fait à gué ou, dans le cas de cours d'eau importants comme l'Artibonite, par bac (à la Petite-Rivière).⁵² Le premier pont de pierre construit dans la colonie a été à Saint-Marc en 1785 et fut suivi, en 1786, par le pont Larnage (devenu plus tard le Pont-Rouge) à l'entrée de Port-au-Prince.⁵³ Cette date tardive dans l'ère coloniale montre que le transport intérieur était relativement peu important pour les Français.

Par ailleurs, ces rivières intérieures avaient une importance capitale pour les personnes réduites à l'esclavage et les Marrons : « Nous ne pouvons pas considérer les Africains asservis comme des peuples terrestres... beaucoup venaient de sociétés où la compréhension de la natation, de la plongée, des paysages aquatiques, de la fabrication de canots et du canotage était ancrée dans la

⁵⁰ Kevin Dawson, *Undercurrents of Power: Aquatic Culture in the African Diaspora*, (University of Pennsylvania Press, 2018) 168. Trad. Sarah Lancaster.

⁵¹ Ans, *Haïti: Paysage et société*, 11.

⁵² Jacques de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti : les vestiges de la société d'habitation coloniale », (*In Situ* [En ligne], 20, 2013) 10.

⁵³ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti » 10.

mémoire collective. »⁵⁴ Les rivières ont fourni un moyen de transport et de communication et d'accès à une économie alternative pour les Marrons vivant dans les mornes ainsi que pour les esclaves sur la plantation.

Les plantations

Bien que des représentations physiques des plantations telles qu'elles étaient aux XVII^e et XVIII^e siècles puissent ne plus être présentes, les plantations et leur histoire continuent de contenir l'histoire des personnes réduites en esclavage qui ont été forcées d'y travailler : « La première république noire du monde est aujourd'hui encore un véritable conservatoire du patrimoine historique de l'économie esclavagiste du XVIII^e siècle dont la grande plantation – connue sous le nom d'habitation aux Isles d'Amérique – était l'unité de base. »⁵⁵ Elle était au centre de la relation entre le colonisateur français, les peuples asservis, et leur lien avec la terre :

Ils sont en même temps les témoins de la longue histoire commune franco-haïtienne et l'expression d'un type de société préindustrielle pionnière, à dominante agro commerciale – la société créole esclavagiste d'économie de plantation fondée sur l'exploitation extrême d'hommes privés de leur liberté – dont Saint-Domingue constituait la pointe la plus avancée et qui a façonné toute cette région de la Caraïbe.⁵⁶

Il faut établir l'importance et la dominance du paysage domestiqué et contrôlé du colonisateur afin de concevoir le contraste que les autres régions montagneuses « non domestiquées » en Haïti présentaient. Ce sont ces espaces contrastés qui composent les différentes géographies de Saint-Domingue.

⁵⁴ Dawson, *Undercurrents of Power*, 168. Trad. Sarah Lancaster.

⁵⁵ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti » 1.

⁵⁶ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti » 13.

Les contre-paysages

Alors que les plantations dominaient une grande partie du récit historique et de la culture coloniale, la campagne montagneuse était tout aussi importante, en particulier pour offrir refuge et sécurité de la vie cruelle des plantations. La campagne était un lieu de liberté, d'espoir et un endroit où se réapproprier les esclaves. Cette idée de la relation et de la signification de la géographie et de la liberté dans l'histoire des esclaves est explorée dans un contexte similaire par Ralph Ellison dans son discours « *Going to the Territory*, » donné à Brown en 1979. Il souligne que les esclaves en Amérique du Nord « savaient depuis longtemps que pour qu'eux-mêmes, comme pour la plupart de leurs compatriotes, la géographie était le destin » il y avait un lien évident entre « la géographie et la liberté. »⁵⁷ Selon Ellison, « l'imagerie de la géographie » était liée au mouvement, « car les esclaves avaient appris par la répétition de l'expérience de groupe que la liberté devait être atteinte par le mouvement géographique, et que la liberté exigeait de risquer sa vie contre l'inconnu. »⁵⁸ Cette idée d'atteindre la liberté par le mouvement se joue par la fuite des esclaves vers les mornes — les Marrons. Ces espaces offrent une alternative qu'Ellison décrit, ainsi : « le territoire était autant d'espaces d'espoir et de possibilités que de lieux réels, car le lieu a toujours été fragile et menacé dans l'histoire afro-américaine. »⁵⁹ La terre, qui est le milieu du travail forcé pour les esclaves africains, peut être également récupérée, en s'aventurant dans les zones qui n'ont pas été détruites et domestiquées par les pratiques agricoles monocultures. Alors que la géographie d'Haïti a été mise à profit par les colonisateurs français, le paysage a également permis des moyens de subvertir ce système en offrant des lieux

⁵⁷ Laurent Dubois, “AHR Review Roundtable : *Going to the Territory*,” (American Historical Review, 2020) 917. Trad. Sarah Lancaster.

⁵⁸ Dubois, “AHR Review Roundtable : *Going to the Territory*,” 918. Trad. Sarah Lancaster.

⁵⁹ Dubois, “AHR Review Roundtable : *Going to the Territory*,” 918. Trad. Sarah Lancaster

de sécurité dans son terrain montagneux. En grande partie il était un lieu de rendez-vous pour la communauté et l'agence et il a permis la rébellion contre la vie de plantation.

La géographie et l'empire

La géographie a été historiquement, et demeure encore, un élément important de l'impérialisme et de la colonisation. Ce n'est toutefois qu'au XIXe siècle que la France a vraiment examiné cet élément. Les idées étaient toutefois les mêmes que celles qui avaient été utilisées tout au long de la colonisation française aux Antilles. La plus ancienne et la plus prestigieuse société géographique était la Société de Géographie de Paris, créée en 1821. Historiquement la discipline a été prestigieuse, avec les géographes et les hydrologistes royaux. La géographie et le colonialisme sont intrinsèquement liés et ces sociétés d'étude de la géographie se sont développées tout au long du XIXe siècle avec la montée du nationalisme et de l'impérialisme.⁶⁰ Ce sont les géographes qui ont été parmi les plus grands acteurs du colonialisme : « Les géographes n'étaient pas des participants accessoires à l'impérialisme et à l'idéologie impérialiste. Ils ont été au cœur de l'expansion spatiale continue de la culture scientifique universelle de la France. »⁶¹ Ce sont les géographes qui ont été les moteurs de l'exploration et de l'expansion qui ont suivi. Mais les géographes ont fait plus que de cartographier des territoires :

C'est par le travail du dépôt et de ses nombreux commandants exceptionnels, qui était au fait des préoccupations intellectuelles, militaires et politiques actuelles, que les géographes ont appris à évaluer le potentiel d'une région, à déterminer le rendement de ses cultures, ses ressources humaines, animales, végétales et minérales, et les principaux aspects de son infrastructure, de son commerce et de son industrie.⁶²

⁶⁰ Olivier Soubeyran, "Imperialism and Colonialism vs Disciplinarity in French Geography," dans *Geography and Empire*, ed. par Anne Godlewska et Neil Smith, (Oxford: Blackwell, 1994), 246.

⁶¹ Anne Godlewska, "Napoleon's Geographers (1797—1815): Imperialists and Soldiers of Modernity," dans *Geography and Empire*, ed. par Anne Godlewska et Neil Smith, (Oxford: Blackwell, 1994), 40. Trad. Sarah Lancaster.

⁶² Anne Godlewska, "Napoleon's Geographers (1797 - 1815)" 41. Trad. Sarah Lancaster.

Les géographes étaient responsables de l'exploration, de la cartographie et de l'exploitation d'une région en raison de la connaissance du territoire. La géographie a également permis de consolider le pouvoir et un état centralisé, en particulier « les sciences et technologies qui détruisent l'espace, comme la cartographie - alors appelée géographie - et l'ingénierie, par exemple : routes, systèmes postaux, etc. »⁶³ La géographie et les géographes ont joué un rôle essentiel pour le processus de colonisation dans leur travail de cartographie qui a eu plusieurs conséquences : les cartes ont permis plus de mouvement et de voyage par les colonisateurs dans des espaces auparavant inconnus d'eux. La discipline de la géographie a contribué à une plus grande exploitation et une plus grande extraction des ressources naturelles de ces terres, et il a permis un pouvoir politique plus grand et plus centralisé sur les peuples.

Néanmoins, ces idées sur la domination de la géographie ne sont qu'une manière de considérer cette discipline. Historiquement, la géographie a été liée au processus de domination : par la cartographie, la division du territoire, la propriété et l'extraction de la terre. Ce n'est toutefois pas la seule façon de concevoir cette discipline.

Il y aurait des façons plus anarchistes de voir la géographie. Ce qu'on entend par là est mieux dit par Catherine Malabou qui nous donne l'idée que le principe central de tous les mouvements anarchistes est le rejet radical sans compromis de la domination et de la représentation.⁶⁴ Le mot domination plutôt que pouvoir ou autorité est important parce qu'il est synonyme d'assujettissement et est lié à des économies de pouvoir abusives.⁶⁵ L'anarchisme serait alors un

⁶³ Anne Godlewska, "Napoleon's Geographers (1797 - 1815)" 34. Trad. Sarah Lancaster.

⁶⁴ Catherine Malabou, "Catherine Malabou on Philosophy and Anarchism: Alternative or Dilemma?" (YouTube. Scottish Center for Continental Philosophy, July 4, 2022), 17:20.

⁶⁵ Catherine Malabou, "Catherine Malabou on Philosophy and Anarchism: Alternative or Dilemma?" 17:20.

rejet de la domination, de l'abus de pouvoir qui remet également en question l'idée d'une séparation nécessaire entre ceux qui sont l'autorité et ceux qui sont gouvernés.⁶⁶ Cette notion de l'anarchisme en tant que rejet de la domination peut être appliquée à la discipline de la géographie : interpréter la géographie comme ne faisant pas partie du système colonial d'abus, ainsi forme des vues anarchistes sur la géographie et le rôle qu'elle joue dans la vie des humains.

Cette idée d'anarchisme et de géographie se retrouve dans l'écriture d'Elisée Reclus, (1830-1905) un anarchiste et géographe. Il a rejeté ces liens de géographie et de domination et croyait plutôt à une relation symbiotique entre l'environnement et la société : il y a interaction, presque co-responsabilité.⁶⁷ Cette connexion est importante en créant notre propre compréhension du monde et nos relations avec l'environnement qui nous entoure. Cela est une connexion réciproque :

Le milieu géographique n'est pas immuable, son « influence » est doublement relative, car changeante par sa nature même, et changeante par l'action des sociétés. Cette action est imposée par la nature sous peine de mort, mais elle est aussi à l'origine de la solidarité et de la coopération humaines sans que la mort vienne plus tôt.⁶⁸

Cette relation avec la terre est ce qui nous donne notre idée du monde, de notre société. Il est donc important de comprendre cette interdépendance entre les humains et la terre afin de comprendre les chapitres suivants qui explorent davantage cette idée.

⁶⁶ Catherine Malabou, "Catherine Malabou on Philosophy and Anarchism: Alternative or Dilemma?" 21:27.

⁶⁷ Philippe Pelletier, « Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste, » (*Terra Brasilis*, no. 7, 2016), 10.

⁶⁸ Pelletier, « Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste, » 5.

Ces idées d'une géographie anarchiste, ou de regarder la géographie à travers un rejet de la domination est également utile dans l'examen de la façon dont les peuples asservis et les Marrons interagissent avec la géographie.

Les Marrons ont créé un nouveau sens du paysage et de la géographie. Neil Roberts écrit que la spatialisation est centrale au marronnage et précise : « Nous pouvons comprendre la spatialisation comme des géographies de distance, la dénotation de frontières territoriales et la capacité de mouvement à l'intérieur de la zone isolationniste. »⁶⁹ Lorsque les Marrons ont fui vers les mornes, ils ont fui le paysage colonial et les géographies de domination et d'exploitation. Ils ont dû construire un monde nouveau. Les grands principes de ce type de régime étaient axés sur « l'isolement géographique, le rejet des relations de propriété associées à un régime d'esclavage et l'évitement d'états de guerre soutenus par des pactes, des traités et des négociations de reconnaissance politique. »⁷⁰ Ces principes s'alignent avec l'idée anarchiste de rejet de l'abus de pouvoir. Les Marrons ont créé une sorte de géographie anarchiste qui s'est révoltée contre les idées de terre instituées par les Français. Le marronnage ne se limitait pas à fuir les plantations, c'était aussi la création de nouveaux lieux, avec des économies et des sociétés différentes non fondées sur la domination. Ce faisant, les Marrons : « détruisent la géographie de l'esclavage en mélangeant leur travail avec le monde extérieur pour changer le monde et ainsi eux-mêmes. »⁷¹ Ce lieu alternatif s'est rebellé contre les notions françaises de la géographie. Les mornes de Saint-Domingue ont ainsi facilité ce genre de rébellion. Alors qu'il s'agissait d'endroits qui, dans le sens français de la géographie, étaient inutiles comme étant

⁶⁹ Roberts, *Freedom as Marronage*, 99. Trad. Sarah Lancaster.

⁷⁰ Roberts, *Freedom as Marronage*, 99. Trad. Sarah Lancaster.

⁷¹ Celeste Winston, "Maroon Geographies," *Annals of the American Association of Geographers*, 111:7, (2021): 2187.

incapables de dominer, selon une vision anarchiste de la géographie, ce sont des espaces précieux de liberté, de communauté, de sécurité, de ressources et d'économies alternatives.

Les chapitres suivants examineront le concept de géographie comme système colonialiste de domination, et façon plus anarchiste dont la géographie peut être pensée comme rébellion contre ce système.

CHAPITRE 2 :

AGRICULTURE

L'histoire d'Haïti depuis la colonisation est une histoire liée à son paysage et à son exploitation, d'abord par les Espagnols, ensuite par les Français. La création des plantations, et le travail effectué par les esclaves dans ces espaces ont fondamentalement transformé le paysage. La société coloniale qui a émergé dans les années 1700 et qui a précédé la révolution haïtienne est le résultat direct de cette industrie agricole. Pour comprendre comment la terre a contribué autant à la colonisation qu'à la résistance, il est nécessaire d'expliquer la relation coloniale avec la terre. Il faut aussi parler du contraste des basses terres et de leur utilisation pour comprendre la différence entre ces terrains et les régions montagneuses, ainsi que ce qu'elles représentaient.

Parmi les premières plantes cultivées pour la nourriture par les colons au début du XVIIe siècle, il y avait celles basées sur les pratiques agronomes indigènes des Tainos : du manioc, des patates douces, et des bananes.⁷² Les premières exportations agricoles étaient : « le rocou, plante indigène dont les graines donnent une teinture rouge que les Arawaks utilisaient, le cacao, introduit du Mexique à Hispaniola en 1525 par les Espagnols... et surtout le tabac, ou pétun dont l'usage par les Tainos avait été remarqué par Colomb dès son premier voyage en 1492. »⁷³ Ces produits étaient d'abord exportés à petite échelle si on compare avec plus tard. Lorsque les Français ont pris le contrôle de l'île au XVIIe siècle, ils ont rapidement découvert le profit qui les attendait avec les plantations industrielles et l'utilisation du travail des Africains asservis.

⁷² de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 6.

⁷³ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 6.

Les Français ont commencé par la culture du tabac. Cette plante était différente des cultures ultérieures parce que techniquement, elle était très simple à cultiver et ne demandait pas de main-d'œuvre spécialisée.⁷⁴ En effet, il ne fallait que peu de monde — et quasiment pas d'outillage spécifique — pour déboiser une parcelle de forêt, et y procéder instamment à la culture du tabac.⁷⁵ Pour cette raison, le tabac n'a pas créé des grandes plantations et il était beaucoup moins destructeur. Le tabac a aussi baissé en production à cause d'un monopole royal vers le tournant du XVIIIe siècle.

Les premières plantations étaient celles du coton et de l'indigo, par la suite les colons ont introduit le sucre et le café — leur plus grande source de bénéfices. Ces plantations varient selon le paysage : les plaines alluviales le long des rivières et les lagons sont cruciales pour la culture de la canne à sucre, tandis que les secteurs secs sont réservés à la plantation d'indigo.⁷⁶ Alors que les rivières étaient une source essentielle pour irrigation, surtout pour les plantations de sucre, les régions montagneuses sont devenues importantes pour la culture du café. Ces pratiques agricoles coloniales avaient toutes des rôles différents à jouer dans la manipulation et dans la modification du paysage haïtien, en commençant par le coton.

Le coton

Le coton était l'un des premiers produits agricoles d'exportation de Saint-Domingue. Introduit comme une culture de rente dès le début du XVIe siècle puis quelque peu délaissé, il a repris nettement avec la révolution industrielle pour occuper près de 5 % des terres cultivées dans la seconde moitié du XVIIIe

⁷⁴ Ans, *Haïti: Paysage et société*, 111.

⁷⁵ Ans, *Haïti: Paysage et société*, 112.

⁷⁶ Jean, Sonnemann & Hofman, "Complex Landscape Biographies," 624.

siècle.⁷⁷ Il était planté à l'époque coloniale en quinconces et s'élève à deux mètres sur toute type de terrain, mais sa qualité n'était jamais très bonne à Saint-Domingue où il subissait en outre les attaques de nombreux insectes.⁷⁸ Il y avait néanmoins près de 800 cotonneries qui existaient encore à la fin du XVIIIe siècle, le plus souvent en association avec des indigoteries sur des terres de régions sèches.⁷⁹ Alors que le coton était parmi les premières des principales cultures commerciales, il n'est pas resté aussi populaire et des plantes plus rentables l'ont remplacé, notamment l'indigo, le sucre et le café.

L'indigo

L'indigo est une plante dont les feuilles s'utilisent pour créer une teinture bleue intense. La graine qui se levait en deux ou trois jours s'accommodait mieux de la sécheresse que la canne, mais moins bien que le coton.⁸⁰ Il était cultivé dans les petites plaines ou dans les vallées étroites des mornes. L'indigo était cultivé avant le sucre, au début du XVIIIe siècle. C'était la première grande source de bénéfices des colons et le début des grandes plantations. Suivant, l'indigo a préparé activement le paysage et la société de Saint-Domingue au prochain développement de l'entreprise sucrière.⁸¹ La commercialisation de l'indigo était très destructrice pour l'environnement car elle nécessite le déboisement, et après quelques récoltes le terrain devait être abandonné, provoquant plus de défrichement.⁸² L'indigo est demeuré une exportation importante quand même : à la veille de la Révolution, près de 22 % des terres en culture dans les parties sèches impropres à la canne et près de 3 100 exploitations.⁸³ Alors que le coton a peut-être été le début de l'exportation des produits agricoles, il n'a jamais vu le même niveau de succès

⁷⁷ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 7.

⁷⁸ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 7.

⁷⁹ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 7.

⁸⁰ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 7.

⁸¹ Ans, *Haïti: Paysage et société*, 113.

⁸² Ans, *Haïti: Paysage et société*, 114.

⁸³ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 7.

commerciaux que l'indigo. L'indigo est devenu l'une des premières grandes sources de richesse et de pouvoir pour les colons en Haïti, jusqu'à l'introduction du café et du sucre.

Le sucre

Le sucre est devenu la source de la plupart des richesses créées dans la colonie. Il y a plusieurs histoires différentes sur celui qui a commencé à cultiver du sucre sur une plantation, néanmoins, le sucre a représenté 40 % de toute la fortune coloniale avec 900 unités de production sur seulement 14 % des terres, c'est-à-dire que le sucre constituait une grande partie de la richesse de l'île par rapport au peu des terres qu'il utilisait. Les principaux sites de culture de canne à sucre se trouvaient dans les plaines du Nord, surtout autour du Cap, les plus anciennement établies, qui fournissent 75 % du sucre terré, le Cul-de-sac, près de Port-au-Prince, et ses satellites de l'Arcahaye et de Léogane, qui donnait les trois quarts du sucre brut, et enfin la plaine des Cayes dans le sud.⁸⁴ Les plantations de sucre étaient de grandes entreprises qui exigeaient de la terre, de l'argent et de la main-d'œuvre :

car la transformation industrielle de la canne doit obligatoirement avoir lieu sur les lieux mêmes de la culture, et ceci dans l'instant qui suit immédiatement la récolte, puisque la canne se dessèche et perd rapidement de sa valeur dès l'instant qu'on coupe. Elle n'est pas conservable à l'état brut, ni transportable sur de longues distances. C'est pourquoi il convient de la passer sans délai au moulin. Le jus qui résulte du broyage de la canne n'étant à son tour ni conservable ni transportable, il fait également le soumettre sur-le-champ au processus de raffinage.⁸⁵

C'est à cause de cela que le sucre est devenu la plus grande entreprise dans la colonie. Et c'est pour cette raison qu'il était responsable de la destruction et de la douleur. Le sucre était vraiment la base économique de la colonie, la source de sa richesse, et un élément essentiel dans l'importation des esclaves étant donnée la difficulté de sa production.

⁸⁴ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 7.

⁸⁵ Ans, *Haïti: Paysage et société*, 78.

Le café

Une autre culture d'introduction plus tardive est le café, qui était la deuxième grande source de la richesse, derrière le sucre, dans sa production et le rôle dans l'économie. La culture du café à Saint-Domingue n'apparaît que dans le dernier quart du XVIIIe siècle : les premiers plants de café avaient été apportés par les Jésuites en 1725. Mais la véritable expansion de cette culture ne commencerait qu'en 1770.⁸⁶ Cette plante a rapidement pris sa place parmi les grandes exportations de l'île. La production qui n'était que de 7 millions de livres en 1755 a atteint 77 millions en 1789.⁸⁷ Il y avait plus de 3 000 cafetières, occupant 60 % des terres cultivées.⁸⁸ Le caféier préférait les terres des mornes, entre 300 et 900 mètres d'altitude. Cette cultivation a réduit les espaces « sauvages » dans les mornes et a introduit dans la structure coloniale des terres encore inexploitées.

Le café était différent des autres cultures commerciales dans sa production et c'est pour cette raison qu'il a créé, « une nouvelle frange de colonisation qui monte gaillardement à l'assaut des montagnes, envahit leurs replats, et contribue à la composition d'un nouveau paysage sociologique ou la stratification socio-économique des planteurs. »⁸⁹ L'exploitation nécessitait des bâtiments moins considérables que ceux des sucreries, alors les colons caféiers étaient d'ailleurs en général moins fortunés et considérés.⁹⁰ La culture du café a permis à ceux qui étaient auparavant exclus de la richesse et du pouvoir de la colonie d'y participer. C'était un moyen de reprendre le pouvoir aux colons blancs dans un sens :

Les affranchis sont venus dans leur propre classe pendant la soi-disant révolution de café des années 1750 et 60, quand, comme un sous-produit de la discrimination raciale a souffert aux mains des blancs, les métisses se sont repliées dans les

⁸⁶ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 9.

⁸⁷ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 9.

⁸⁸ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 4.

⁸⁹ Ans, *Haïti: Paysage et société*, 157.

⁹⁰ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 9.

régions intérieures et vallonnées de la colonie où ils ont pu acquérir ou prendre possession de terres non réclamées pour cultiver du café et d'autres cultures.⁹¹

Les premiers planteurs de café étaient des cultivateurs de couleur, ce qui leur a permis d'amasser une fortune et donc, du pouvoir.

L'agriculture et le paysage

Ces cultures représentent un élément fondamental pour déterminer la progression de la colonisation et du paysage colonial, des zones urbanisées et des endroits laissés en friche. Par exemple, la province du nord de Saint-Domingue était le centre de la navigation et du commerce, centré autour du Cap — l'ancienne capitale de Saint-Domingue. Il s'agissait donc d'une région d'une grande importance économique, car c'est là que passait la majeure partie du commerce de la colonie. La Plaine-du-Nord sur cette rive nord était l'une des zones les plus fertiles, ayant les plus grandes plantations de sucre. Le sucre et le commerce en ont fait l'une des régions les plus importantes.

La production agricole n'était pas pour autant limitée à cette zone. La production de sucre, ainsi que d'autres cultures, en est venue à dominer le paysage dans toute l'île, à la fois dans les basses terres, et de plus en plus dans les régions montagneuses avec la croissance du café. En 1789, il y avait près de 800 plantations de sucre, plus de 3000 plantations de café, plus de 3000 plantations d'indigo et près de 800 plantations de coton.⁹² Cela a fait avancer de plus en plus les frontières coloniales en réduisant les zones de liberté pour les Marrons. Crystal Eddins discute de ce

⁹¹ Alex Dupuy, "Class, Race, and Nation: Unresolved Contradictions of the Saint-Domingue Revolution." *Journal of Haitian Studies* 10, no. 1, 8 (2004): 8. Trad. par Sarah Lancaster.

⁹² Roberts, *Freedom as Marronage*, 91.

phénomène en expliquant que si les plantations de sucre se sont étendues horizontalement : les plantations de café :

Ils ont ajouté une dimension verticale aux sites d'oppression. La présence imminente de ces plantations et la police des esclaves fugitifs et maréchaussées opéraient de façon panoptique où les esclaves étaient sous surveillance apparemment constante.⁹³

La croissance de l'agriculture et le bénéfice de cette industrie ont poussé les Français à ouvrir de nouvelles terres au développement, favorisant le paysage colonial et créant une oppression supplémentaire pour les esclaves forcés d'achever ce travail, avec moins de possibilité de s'échapper dans les mornes.

Bien que l'agriculture ait déterminé le paysage colonial et les géographies de la nature sauvage par rapport à la « civilisation » française, elle a également eu un impact profond sur l'environnement lui-même. Au début, l'agriculture de plantation a produit un paysage agricole riche, mais la surexploitation à travers les siècles a considérablement influencé l'écosystème. Les pratiques agricoles ont créé le déboisement et dépouillé le sol de ses éléments nutritifs, ainsi qu'introduit des espèces envahissantes. Moreau de Saint-Méry, en 1797, a décrit comment l'intensification de la plantation de sucre et de café affectait la dynamique écologique de la colonie.⁹⁴ La colonisation a introduit de nouvelles techniques agricoles, de nouvelles plantes et de nouveaux animaux, de nouvelles personnes et de nouvelles technologies, qui ont tous été apportés pour manipuler et exploiter la terre pour le bénéfice du colonisateur : « La transformation coloniale française a créé un paysage hybride, c'est-à-dire un transfert impérial des graines et des machines d'autres parties du monde pour remettre en état Saint-Domingue sur

⁹³ Crystal Eddins, *Rituals, Runaways, and the Haitian Revolution: Collective Action in the African Diaspora*, (Cambridge: Cambridge University Press, 2022), 209, Trad. Sarah Lancaster.

⁹⁴ Jean, Sonnemann & Hofman, "Complex Landscape Biographies" 620.

le plan économique, politique et esthétique. »⁹⁵ Ce réaménagement du paysage a conduit à la destruction supplémentaire et a accentué une différence entre les hauts plateaux des mornes, laissés à la nature sauvage, et les basses terres, domestiquées.

L'agriculture a eu des conséquences physiques sur le paysage colonial, il faut également examiner les répercussions économiques de la façon dont le paysage, la structure coloniale et les personnes asservies étaient entrelacés. Le succès économique des plantations de Saint-Domingue reposait sur le travail des esclaves africains. Ceci signifie qu'à mesure que le commerce croissait, en particulier celui du sucre, le besoin de main-d'œuvre augmentait. Cela se voit en considérant combien d'esclaves ont été transportés à Saint-Domingue et la croissance en nombre des plantations. En 1700, il y avait 9 000 esclaves dans tout Saint-Domingue, en 1790, au plus fort de la prospérité de l'île, la colonie a importé 48 000 esclaves en cette seule année.⁹⁶ En comparaison, au milieu des années 1700, il y avait environ 600 plantations de canne à sucre alors qu'à la fin des années 1700, il y en avait 800.⁹⁷ Entre 1783 et 1789, en seulement 6 ans, la production a presque doublé.⁹⁸ Saint-Domingue était la première productrice de sucre au monde.⁹⁹ En 1789, elle était la source des deux tiers du commerce extérieur de la France.¹⁰⁰ Tout ce profit exigeait le travail des esclaves qui cultivaient la terre. C.L.R. James dans *Les Jacobins Noirs* remarque : que « La prospérité n'est pas une question morale, et la justification de Saint-Domingue, c'était justement la prospérité. Le monde occidental n'avait pas connu de pareil

⁹⁵ Jill H. Casid, *Sowing Empire: Landscape and Colonization*, (Minneapolis, MN: University of Minnesota Press, 2005,) 30—31. Trad. Sarah Lancaster.

⁹⁶ Philippe R Girard, 2010, *Haiti : The Tumultuous History - from Pearl of the Caribbean to Broken Nation*, 1st Palgrave Macmillan pbk. ed. Palgrave Macmillan, 24.

⁹⁷ Roberts, *Freedom as Marronage*, 91.

⁹⁸ James, *Les Jacobins noirs*, 49.

⁹⁹ Coupeau, *History of Haiti*, 4.

¹⁰⁰ James, *Les Jacobins noirs*, XVI.

progrès économique depuis des siècles. »¹⁰¹ Ce progrès et cette prospérité ont été le résultat d'une manipulation intense de l'environnement par le travail forcé de personnes réduites en esclavage.

La plantation

À cause de la structure de l'économie, la plantation était au cœur de la relation entre le colon français, les peuples asservis, et la terre. La plantation a créé un paysage unique qui illustre les idées coloniales de l'exploitation de la terre. En même temps, elle est au cœur de la résistance, tant physiquement que symbolique.

La plantation était un monde autonome — contenant des logements, des champs, des raffineries, des animaux, des cuisines et parfois des hôpitaux. Pour donner une idée d'une plantation de sucre typique :

Au bout de la grande allée ouverte par un portail monumental à deux ou quatre piliers et grille en fer forgé, la grand-case [maison de maître] en position dominante dans son enclos, avec ses annexes et dépendances (cuisine, poulailler, jardin, entrepôts, remises, cases des domestiques...) ; au-devant, la savane (ou « la cour ») où paissent les bêtes ; plus loin, pour éviter aux maîtres bruits, odeurs et risques d'incendie, les installations industrielles (aqueducs, moulins, sucreries, purgeries, étuves...) ; puis le quartier des esclaves, sous le vent ; le tout entouré de terres réservées aux plantations de denrées exportables et de vivres alimentaires pour l'atelier (bananes, manioc, riz, patates...).¹⁰²

Il y avait entre 200 et 300 esclaves dans les grandes sucreries.¹⁰³ C'était une petite ville : « Toute une architecture urbaine, militaire et religieuse s'était également développée avec l'essor de la grande plantation. »¹⁰⁴ Ces espaces étaient leur propre paysage, transformant la terre à ces complexes. La plantation a aussi créé une campagne très particulière à l'image des goûts européens, avec de riches habitations, entourées par des raffineries et des jardins de cannes à sucre, qui « ont les haies vives

¹⁰¹ James, *Les Jacobins noirs*, 40.

¹⁰² de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti », 9.

¹⁰³ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti », 9.

¹⁰⁴ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti », 11.

taillées avec uniformité, permettent de promener la vue aussi loin qu'elle pût s'étendre, sur une campagne abondante en produits divers. »¹⁰⁵ Mais cette vision, peut-être idyllique pour le colon, était accomplie par le travail des autres.

Cette structure dominait la vie coloniale de Saint-Domingue et était à la base du paysage social, économique et physique de la colonie. Il y avait « un total de 37 000 personnes vivant dans les villes et bourgs, soit environ 8 % de la population totale... Cependant, Saint-Domingue était quand même beaucoup moins urbanisée que la plupart des autres Antilles. »¹⁰⁶ C'est parce que la société de Saint-Domingue était vraiment une société de plantation.

La plantation était une force sociale et culturelle à Saint-Domingue en raison de son rôle économique qui a contribué à sa relation avec la terre :

Symbole du « développement de la production capitaliste, » la plantation reflète le cœur de la configuration spatiale du paysage... par lequel les colons ont créé des frontières entre les plantations de propriété privée différentes. Chaque domaine peut être considéré comme un micropaysage où les terres, les variables environnementales et les Africains asservis sont devenus des propriétés coloniales exploitables soutenues par des lois et des règlements, constituant l'institutionnalisation du processus de modification du paysage.¹⁰⁷

Cette organisation du paysage est intrinsèque d'un point de vue capitaliste où la terre et les humains qui sont forcés de la travailler deviennent des marchandises et l'origine des bénéfices, conduisant à de plus grandes pratiques destructrices et à la déshumanisation. C'est une roue qui s'est propulsée dans la mesure où « la destruction par les colons de l'environnement physique de Saint-Domingue a fait place à un plus grand nombre de plantations et, par conséquent, à un plus

¹⁰⁵ Madiou, *Histoire d'Haïti*, 39.

¹⁰⁶ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 262.

¹⁰⁷ Jean, Sonnemann & Hofman, "Complex Landscape Biographies," 631. Trad. Sarah Lancaster.

grand nombre d'ouvriers asservis, qui ont ensuite été contraints d'effectuer un travail géologiquement nuisible ». ¹⁰⁸ Cette relation est la base de la société à Saint-Domingue. Il est nécessaire d'examiner cela pour explorer le rôle que le paysage et surtout les régions montagneuses, ces espaces contrastés, ont joué dans cette résistance à cette structure coloniale.

Bien que les plantations aient été fondamentales pour comprendre le paysage colonial, il est tout aussi nécessaire de considérer le rôle que les humains au cœur de cette structure coloniale ont joué dans la création de cette géographie. Les esclaves ont formé le paysage social, culturel et physique autant que les colons :

[les esclaves] ont façonné de façon indélébile le paysage de la colonie sur le plan économique à cause de leur travail involontaire ; socialement, grâce à leurs relations de réseau, leurs productions culturelles et leurs pratiques sacrées ; et politiquement par l'articulation des expressions politiques du continent africain qui ont réapparu comme résistance, révoltes, marronnage et communautés d'esclaves fugitifs, et la Révolution haïtienne. ¹⁰⁹

La majeure partie de ce travail avait lieu dans la plantation : « Comme dans l'ensemble des sociétés créoles antillaises, qu'elles soient francophones, anglophones, ou hispanophones, la grande plantation fut, en effet, le cadre de vie, de mort et de travail quotidien de la majorité des esclaves. » ¹¹⁰ Lorsqu'on examine les écritures historiques de ces peuples, il y a souvent une distinction entre les créoles, ou ceux qui sont nés sur l'île, et les bossales, ceux qui sont nés en Afrique. Tous deux étaient cependant soumis à l'esclavage.

Soulignons le fait que la vie était difficile, violente, et courte sur la plantation. Les esclaves qui étaient mal nourris et traités avec violence souffraient de ce travail forcé. Il faut mieux

¹⁰⁸ Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 209. Trad. Sarah Lancaster.

¹⁰⁹ Crystal Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 2. Trad. Sarah Lancaster.

¹¹⁰ de Cauna, « Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti, » 1.

comprendre les conditions de vie quotidiennes des esclaves de la plantation pour voir comment ils s'intègrent dans la société coloniale et comment ils se sont rebellés contre cet assujettissement. Les esclaves étaient la pierre fondatrice de la société haïtienne, constituant la majorité de la population. En 1687, les blancs étaient plus nombreux que les esclaves totalisant 4 411 blancs à 3 358 esclaves.¹¹¹ Mais déjà au milieu des années 1700, les esclaves étaient au nombre 150 000 en comparaison avec 14 000 blancs.¹¹² Et, au sommet de la richesse de Saint-Domingue, deux ans avant la révolution, il y avait environ 31 000 blancs, 28 000 personnes libres de couleur, et 465 000 esclaves, de sorte que les esclaves de Saint-Domingue représentaient près de 90% de la population.¹¹³ À cette époque, les bossales, ou ceux qui étaient nés en Afrique, représentent deux tiers de la population des esclaves.¹¹⁴ Alors ce système de traite des humains était en grande croissance.

Les esclaves et les Marrons constituaient à la fois le paysage social et économique de la colonie, mais ils ont aussi créé leur propre paysage de résistance : « leur asservissement a non seulement maintenu l'économie coloniale, mais a aussi alimenté la résistance au système colonial et le rejet de l'ordre colonial. »¹¹⁵ Ce paysage alternatif a été créé par des actes physiques de rébellion, mais aussi par le rejet de l'idéologie capitaliste, et un recadrage du rapport à la terre, à l'environnement et à la communauté, sera au cœur de nos propos dans ce chapitre.

¹¹¹ Roberts, *Freedom as Marronage*, 90.

¹¹² Roberts, *Freedom as Marronage*, 90.

¹¹³ Roberts, *Freedom as Marronage*, 90.

¹¹⁴ Gérard Barthélémy, « Le Rôle des bossales dans l'émergence d'une culture de marronnage en Haïti (The Bossales' Role in the Emergence of a Maroon Culture in Haiti), » *Cahiers d'Études Africaines* 37, no. 148 (1997): 839.

¹¹⁵ Jean, Sonnemann & Hofman, "Complex Landscape Biographies," 631. Trad. Sarah Lancaster

L'alimentation

Une autre sous-section de la relation entre colons, esclaves et paysages à examiner est la nourriture. Même si Saint-Domingue était une grande colonie agricole, elle était fondée sur des bénéfices exportables et non sur l'alimentation, de sorte que la faim était un problème. Au fur et à mesure que la monoculture d'une industrie du sucre et du café a augmenté, la diversification agricole à petite échelle s'est réduite. Tant que Saint-Domingue dépendait des importations, pour les esclaves, cela signifiait un approvisionnement alimentaire instable.

En raison de l'accent mis sur le bénéfice, les colons ont utilisé la plupart de leurs terres pour la culture du sucre, du café ou d'autres cultures commerciales. Il y avait donc peu d'espace pour les cultures vivrières, et « les esclaves étaient touchés de façon disproportionnée, car les colons français continuaient de dépendre davantage des aliments importés. »¹¹⁶ Par conséquent, certains propriétaires de plantations ont adopté le système néerlandais où les esclaves étaient responsables pour la culture de leur propre nourriture. Aussi, quelques colons ont encouragé l'entretien d'un petit jardin comme une tâche de transition pour les nouveaux esclaves pour créer quelque chose qui les attachait à la plantation et pour décourager le marronnage.¹¹⁷ Cette pratique consistant à obliger les esclaves à produire leur propre nourriture en plus de leur travail sur le terrain était largement répandue, contre les lois du Code Noir.

¹¹⁶ Bertie Mandelblatt, "A Land Where Hunger Is in Gold and Famine Is in Opulence": Plantation Slavery, Island Ecology, and the Fear of Famine in the French Caribbean." *Fear and the Shaping of Early American Societies*, (2016): 255. Trad. Sarah Lancaster

¹¹⁷ Gabriel Debien, *Les Esclaves aux Antilles françaises: XVIIe - XVIIIe siècles*, (Basse-Terre: Soc. d'Histoire de la Guadeloupe, 1974) 80.

Le Code Noir a décrété qu'une allocation de nourriture devait être donnée à chaque esclave, en vertu de l'article XXII, à savoir : « deux pots et demi, mesure de Paris, de farine de manioc, ou trois cassaves pesant chacune 2 livres et demie au moins, ou choses équivalentes, avec 2 livres de bœuf salé, ou 3 livres de poisson, ou autres choses à proportion. »¹¹⁸ La pratique de permettre aux esclaves de cultiver leur propre nourriture a été interdite en vertu de l'article XXIV : « Leur défendons pareillement de se décharger de la nourriture et subsistance de leurs esclaves en leur permettant de travailler certains jours de la semaine pour leur compte particulier. »¹¹⁹ Le décret a de nouveau été largement ignoré et même si les esclaves étaient fournis avec de la nourriture, il n'y en avait souvent pas assez pour les nourrir et le grand travail qu'ils étaient tenus d'effectuer. Les esclaves ont créé leurs propres petits jardins, appelés les jardins créoles. Les logements des esclaves sur les plantations consistent habituellement en des cabanes d'environ six à sept mètres de long, construites autour d'un carré avec des jardins.¹²⁰ Dans ce jardin étaient cultivés des patates douces, du manioc, des pois, des concombres, des citrouilles, des melons, des légumes-feuilles, de verdure diverse, des poivrons, de la liane à calebasses, du tabac, et quelques arbres fruitiers : des bananiers et des papayers.¹²¹ En somme, le jardin démontrent le savoir-faire de l'esclave.¹²² En plus de passer la journée à travailler les champs des colonisateurs, ils devaient alors passer le peu de temps libre qu'ils avaient à s'occuper de leurs jardins. Souvent le dimanche matin, les jours fériés et les quelques heures de repos qu'on leur accordait chaque jour étaient consacrés à entretenir ces parcelles de terre.

¹¹⁸ Le Code Noir ou Edict du Roi. Paris. (1685).

¹¹⁹ Le Code Noir ou Edict du Roi. Paris. (1685).

¹²⁰ James, *Les Jacobins noirs*, 9.

¹²¹ Gabriel Debien, « La nourriture des esclaves sur les plantations des Antilles françaises aux XVII^e et XVIII^e siècles » *Caribbean Studies*, Vol. 4, No. 2 (Jul., 1964): 10.

¹²² Debien, « La nourriture des esclaves sur les plantations des Antilles françaises, » 10.

Le manioc, la banane et la banane plantain figuraient parmi les cultures importantes des esclaves ainsi que des Marrons qui s'étaient échappés. Le manioc était très important comme source de nourriture, c'était l'alimentation de base des peuples autochtones dans les Caraïbes tropicales et subtropicales.¹²³ Le manioc a été adopté par les Français et les esclaves. Ces cultures ont joué un rôle important dans l'ajout au régime alimentaire des esclaves, même si les sources de protéines étaient encore rares. Certains esclaves ont élevé des porcs ou des poules. Une autre forme de protéine était le poisson.

Richard Price a fait une étude de la pêche caribéenne sur les îles françaises en écrivant que la pêche donnait aux quelques esclaves de la plantation qui s'y livraient une sorte de liberté.¹²⁴ La pêche a ajouté aux rations des esclaves, dans forme de crabes et du poisson, d'autres sources de nourriture ainsi que de l'argent s'ils le vendaient.¹²⁵ La pêche aussi impliquait automatiquement une liberté de mouvement, la possibilité de passer du temps loin des plantations, la chance de rencontrer un large éventail de personnes, et la proximité des marchés locaux ; tout cela allait à l'encontre des politiques de travail restrictives qui caractérisent les plantations de sucre.¹²⁶ En raison de cette liberté que la pêche offrait aux personnes réduites à l'esclavage, elle a été sévèrement restreinte.

Les jardins créoles fournissent de la nourriture et parfois de l'argent aux esclaves. Certains esclaves pouvaient faire pousser assez bien pour vendre dans les villes pour gagner un peu

¹²³ Mandelblatt, "A Land Where Hunger Is in Gold and Famine Is in Opulence," 251.

¹²⁴ Mandelblatt, "A Land where Hunger is in Gold and Famine is in Opulence," 254.

¹²⁵ Debien, « La nourriture des esclaves sur les plantations des Antilles françaises, » 8.

¹²⁶ Mandelblatt, "A Land where Hunger is in Gold and Famine is in Opulence," 254.

d'argent et parfois, assez pour acheter leur liberté, bien que ce soit rare.¹²⁷ La vente des produits était fortement réglementée par le Code Noir en vertu de l'article XIX :

Leur défendons aussi d'exposer en vente au marché ni de porter dans des maisons particulières pour ne vendre aucune sorte de denrées, même des fruits, légumes, bois à brûler, herbes pour la nourriture des bestiaux et leurs manufactures, sans permission expresse de leurs maîtres par un billet ou par des marques connues.¹²⁸

Ce règlement vise à limiter l'autonomie des esclaves et à conserver le contrôle, mais la pratique de la culture et de la vente de nourriture était encore encouragée par les colons parce que, dans les années de disette, les esclaves mouraient par milliers, certains fuyant dans les montagnes, et les plantations étaient ruinées.¹²⁹ Cela était particulièrement important en raison de l'imprévisibilité des tremblements de terre, des tempêtes tropicales et des sécheresses, qui ont exacerbé la pénurie de nourriture à Saint-Domingue ainsi que détruit les exportations et les investissements, réduisant la capacité de payer la nourriture. Ces phénomènes montrent à quel point ce système était précaire.

Il est important de ne pas sous-estimer l'importance des jardins créoles. Qui auraient l'autonomie sur la subsistance, parfois une source de revenus, et la relation à la terre qui allait à l'encontre de ce qui était connu dans le travail de plantation. Alors que les esclaves étaient tenus de se conformer aux exigences coloniales sur leur travail, ils ont également été faits pour être dépendants du système colonial pour les ressources telles que la nourriture, et l'attribution de terres pour les jardins créoles. En prenant le contrôle de ces parcelles de terre, une sorte d'autonomie était regagnée. Ces jardins étaient si importants que :

¹²⁷ James, *Les Jacobins noirs*, 9.

¹²⁸ Le Code Noir ou Edict du Roi, Paris, (1685).

¹²⁹ James, *Les Jacobins noirs*, 10.

Lors d'une de leurs premières négociations avec les représentants du gouvernement français, les dirigeants de la rébellion n'ont pas demandé une « liberté » abstraite. Au contraire, leurs demandes les plus radicales comprenaient trois jours par semaine pour travailler sur leurs propres jardins et l'élimination du fouet.¹³⁰

Il s'agit d'une demande relativement modeste, mais qui démontre l'importance de cette pratique agricole.

Le marronage

Certains esclaves se rebellaient contre cette exploitation de la plantation par la fuite. Les Marrons cherchaient refuge dans les mornes — un endroit qui était à l'abri des colonisateurs, en raison de sa géographie et de son écologie.

Malgré les difficultés et les risques, ce n'est pas un petit nombre de personnes qui ont fui vers les mornes. Ces nombres ont augmenté dans les années avant la Révolution de 1791. Le taux de marronnage était relativement stable, lié au rythme auquel les Africains asservis étaient amenés dans la colonie et qui était donc aussi lié à la prospérité de l'île. Comme Saint-Domingue est devenue plus rentable, il y avait un besoin de plus d'esclaves pour effectuer le travail, à son tour un plus grand nombre de personnes se sont rebellées contre ce système.

Les sites de marronnage peuvent se composer d'un individu, de petits groupes ou, dans certains cas, de grandes communautés. Au début du XVIIIe siècle, il y avait plusieurs colonies de femmes, d'hommes et d'enfants, à grande échelle et organisées, qui formaient une présence constante dans les mornes de Saint-Domingue.¹³¹ Ces collectivités avaient, bien sûr, besoin des

¹³⁰ Michel-Rolph Trouillot, *Silencing the Past, Power and the Production of History*, (Boston: Beacon Press, 1997) 103. Trad. Sarah Lancaster.

¹³¹ Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 18.

nécessités de base que sont la nourriture, les vêtements, les outils de travail et les armes. Les Marrons ont créé de la permaculture à petite échelle, s'appuyant souvent sur le manioc comme source principale de la nourriture. Elles ont également créé des communautés qui se rebellent contre l'organisation capitaliste de la structure coloniale. Celeste Winston explique : « les transformations des déchets géographiques caractérisant les géographies des Marrons sont rendues possibles par des arrangements géographiques non capitalistes et la construction de communautés coopératives. »¹³² Les Marrons ont recadré la façon dont la société pouvait être construite, sans systèmes d'exploitation et en harmonie avec la nature : « les géographies Marrons défient ces infrastructures de domination. Elles constituent une forme de ce que Cowen (2017) a appelé les « infrastructures fugitives. »¹³³ Les Marrons comptent sur les efforts communautaires pour créer et pour soutenir la vie. Elles ont aussi construit des relations différentes entre la terre et l'individu.

Pour les Marrons, la terre n'était pas, comme aux yeux des colons, une source de profit et de propriété. Au lieu de ces pratiques extractivistes, ils ont développé différentes façons de se rapporter à la terre : « ils s'occupaient de la terre afin qu'elle puisse leur assurer la subsistance et servir de refuge pour eux-mêmes et d'autres fugitifs de l'esclavage. »¹³⁴ En développant cette autre relation et cette utilisation de la terre, c'était une rébellion sur deux fronts : la remise en question de l'idéologie colonisatrice de la terre et des peuples, et, la favorisation d'une communauté de résistance et de liberté, c'est-à-dire une alternative au système colonial.

¹³² Winston, "Maroon Geographies", 2192, Trad. Sarah Lancaster.

¹³³ Winston, "Maroon Geographies", 2192, Trad. Sarah Lancaster.

¹³⁴ Winston, "Maroon Geographies", 2189, Trad. Sarah Lancaster.

La terre ne pouvait pas tout fournir et souvent il y restait encore des liens entre les plantations et les communautés des Marrons dans les mornes. Tant pour trouver les provisions que pour lutter contre la présence des colons, des bandes armées fuyaient souvent les villes ou les plantations.¹³⁵ Ces attaques ont été aidées par la visibilité des plaines et l’abri que les mornes et la campagne dense fournissent. Elles ont servi à rappeler aux Français la menace que représentaient ces communautés.

Au fur et à mesure que les bénéfices des exportations agricoles ont crû, la pression pour ouvrir des nouvelles terres à exploiter a augmenté. La géographie montagneuse de Saint-Domingue a remis des zones de liberté parce qu’elle a été moins rentable pour les Français, ainsi que difficile à développer en raison de sa végétation dense. De ce fait, les Marrons pouvaient essentiellement avoir le contrôle sur ces régions montagneuses peu peuplées. Cependant, à partir des années 1750, l’explosion économique du sucre, puis du café, ont rendu de plus en plus difficiles l’évasion et l’identification de lieux propices à la création des campements des Marrons.¹³⁶ La géographie d’Haïti devient ainsi le lien direct entre le conflit entre la colonisation française et la résistance marron.

Le marronnage consistait autant à échapper à ces géographies de colonisation qu’à se rebeller contre l’organisation coloniale et sa conception de la terre. Les Marrons fuyaient vers les zones qui avaient échappé à la destruction coloniale — à savoir les régions montagneuses en raison de leur manque d’attrait pour l’agriculture à grande échelle. Cette terre, jugée inutilisable et donc sans valeur par les colonisateurs, est devenue un espace de vie et de liberté pour les Marrons,

¹³⁵ Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 8.

¹³⁶ Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 8.

prenant de nouveaux usages et de nouvelles significations. Bien que les terres n'aient peut-être pas été rentables pour l'industrie agricole, elles étaient généralement encore très convenables pour l'agriculture à petite échelle qui soutenait ces communautés : « portant leur propre écologie marron... utilisée sur cette terre comme une base critique pour leur fuite vers la liberté du capitalisme racial et le paysage organisé de l'esclavage. »¹³⁷ Le paysage ne faisait pas partie de cette extraction pour la valeur et était en dehors du domaine capitaliste, il a pourtant eu des conséquences sur la structure capitaliste en raison de la façon dont il a été utilisé comme un contrepoids à ce système destructeur.

Les Marrons ont su profiter des avantages du paysage qui les entourait. Les mornes offraient un abri et une protection loin des colonisateurs français. C'étaient des lieux habitables, où ils pouvaient cultiver de petits jardins. Par ailleurs, les mornes offraient un lieu sûr à partir duquel s'organisent la rébellion et les attaques contre les plantations. En offrant cet espace, le paysage a donc contribué foncièrement à la résistance au système de plantation français, autant qu'il l'a supporté.

¹³⁷ Winston, "Maroon Geographies", 2188. Trad. Sarah Lancaster.

CHAPITRE 3 :

SYMBOLISME DE LA GÉOGRAPHIE

Alors que le monde physique est important, l'homme n'existe pas seulement dans le concret. La société humaine est faite d'idées intangibles, de symboles, de sens et de principes qui n'ont de pouvoir que parce que nous leur en donnons. Si les Français ont colonisé la terre d'Haïti physiquement, ils l'ont aussi fait symboliquement et de façon intangible, en imposant des lois françaises, des noms français, et l'idéologie française. Alors que les Français imposent la domination symbolique de la terre, les Africains réduits à l'esclavage et les Marrons ont aussi créé leurs propres moyens subversifs de résistance symbolique et concrète afin de récupérer et de recadrer la terre et leur position et leur pouvoir en relation avec la terre.

Ce chapitre commence par une analyse de comment les terres sont représentées par la cartographie et les géographes dans la relation à la conquête. Ensuite, nous examinerons les lois françaises qui concernent le territoire, les tentatives de contrôle, les interactions des personnes, et la façon dont les Français traitent les événements naturels qui ne peuvent être contrôlés. Il y a une exploration également de la façon dont le paysage et la colonisation ont affecté l'architecture, et le lien avec le monde naturel. Ensuite, il y aura un examen de comment la géographie est reliée au système des plantations et à l'esclavage, et comment le lien avec le paysage a contribué à la subversion des Marrons de l'intangible domination française sur la terre. Enfin, nous examinerons les lois sur la souveraineté et comment les lois et les mouvements liés à la géographie ont eu un impact sur la géopolitique mondiale aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Les cartes

Depuis le début de la conquête européenne, les cartes ont été au cœur de l'exploration et de la colonisation européennes. Lorsque Christophe Colomb a navigué vers le Nouveau Monde, il cherchait une nouvelle route vers l'Asie, ce qui signifiait comprendre les espaces vides d'une carte. En fait, dans le deuxième voyage de Colomb, il a demandé d'étudier l'île entière, de localiser son emplacement et ses dimensions, et de recueillir des informations à envoyer en Espagne.¹³⁸ En plus, les échanges de la part de l'Espagnol avec la population indigène étaient pour obtenir connaissance de la géographie et la présence de l'or.¹³⁹ Toute cette exploration et cette quête pour la connaissance de la région visait à dominer ce territoire.

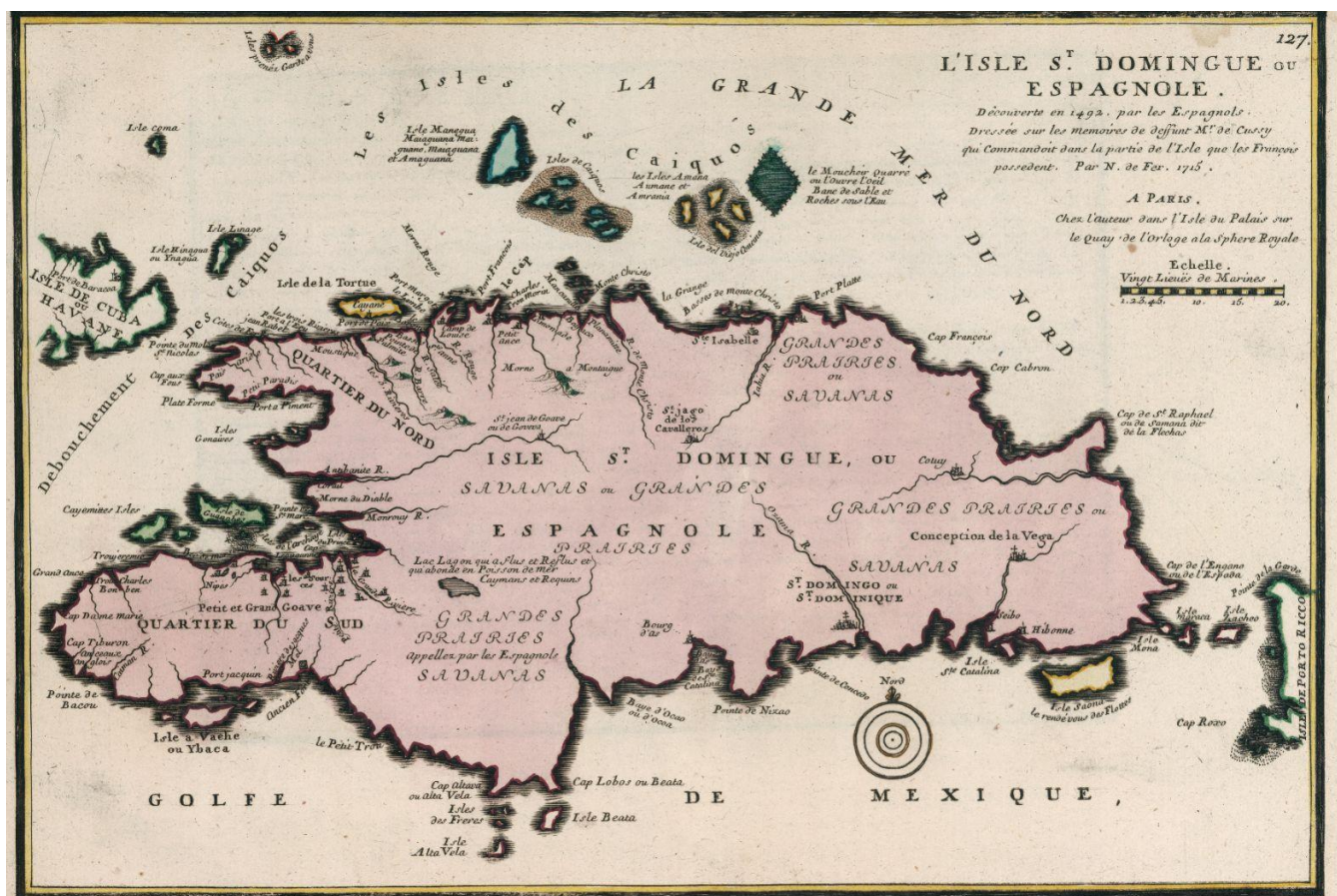
Même si Colomb voulait connaître l'intérieur de l'île pour trouver de l'or, les exportations des Français étaient celles de l'agriculture alors ils n'ont pas fait attention à l'intérieur ; au contraire, il y avait une perte de connaissance de l'intérieur de Saint-Domingue entre la domination espagnole et française en raison de cet accent extérieur sur les plantations plutôt que sur l'exploration et exploitation intérieure des ressources.

Les cartes françaises des XVII^e et XVIII^e siècles sont très révélatrices de la façon dont les Français concevaient l'espace. La plupart des cartes ne comportent pas beaucoup de détails sur les mornes — il n'y a que quelques mornes qui sont nommées. Les cartes sont centrées plutôt sur la mer. Sur cette carte faite de 1715, les principales caractéristiques géographiques marquées sont la côte et les rivières — tous liés au transport sur l'eau. Environ six montagnes sont représentées

¹³⁸ Adam Bledsoe, "Marronage as a Past and Present Geography in the Americas," *Southeastern Geographer* 57, no. 1 (2017): 203

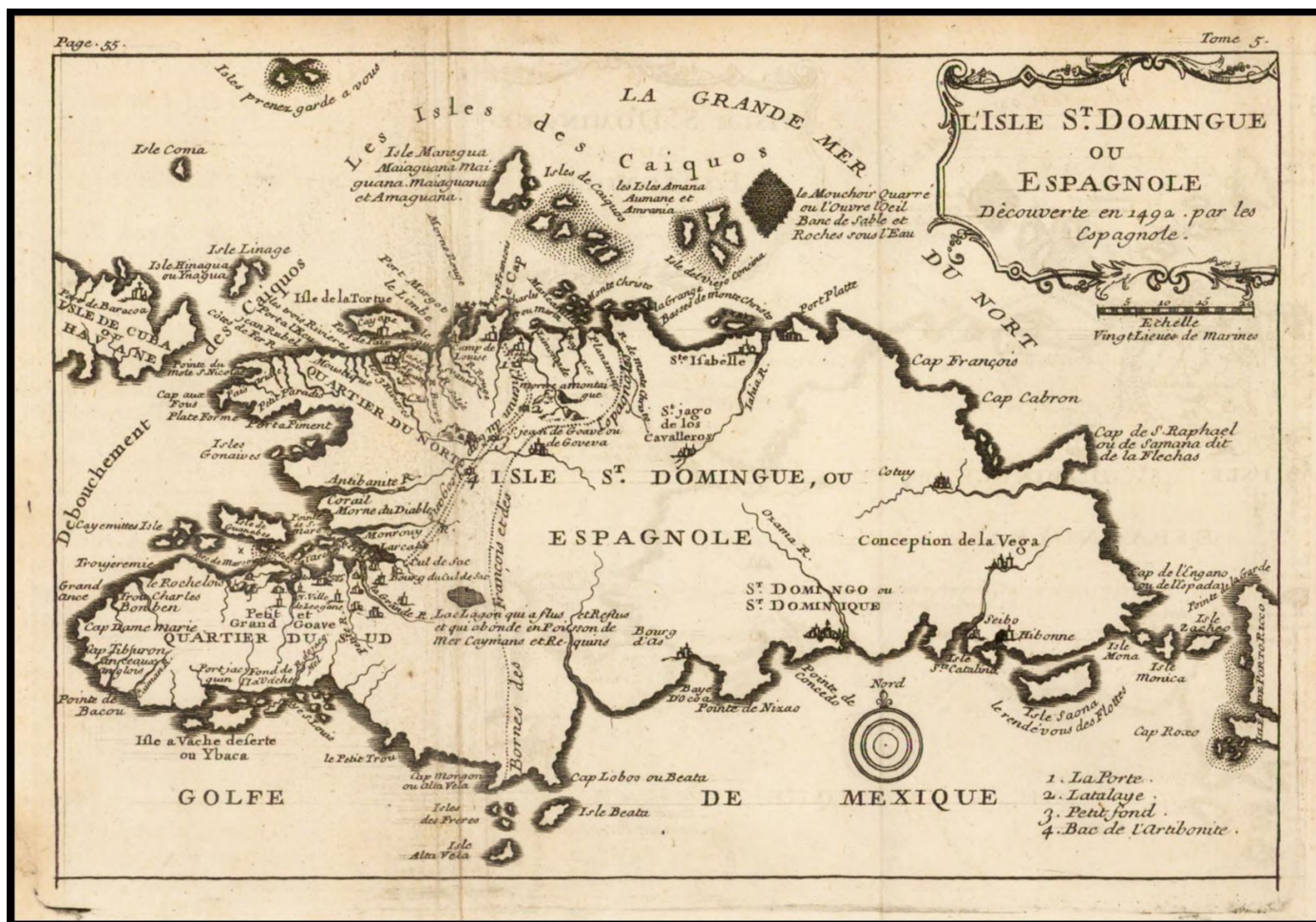
¹³⁹ Bledsoe, "Marronage as a Past and Present Geography in the Americas," 204.

dans le nord, dont une seule est nommée. Le reste de l'intérieur de l'île est un espace ouvert marqué Savanas ou Grandes Prairies.



Nicolas de Fer, *L'Isle St. Domingue ou Espagnole*, Paris : Chez l'Auteur, 1715.

Encore une fois dans la carte de 1722, un peu plus détaillée, il n'y a que quelques mornes indiqués, seulement les plus importantes. Ce qui devient plus détaillé est la côte, montrant que l'objectif de l'amélioration des cartes de l'île reste sur l'extérieur plutôt que l'intérieur.



Sorniquet, *L'Isle St. Domingue ou Espagnole Découverte en 1492 par les Espagnoles*. Paris : 1722.



Carte générale de la partie française de l'isle de St. Domingue. ?, 1776.

Environ 55 ans plus tard, la carte ci-dessus a été créée. Elle tente probablement le plus d'être géographiquement précis dans l'emplacement où la carte marque plusieurs chaînes de montagnes, mais reste encore de vastes espaces vides dans la plupart des sections intérieures. Elle comprend également des marqueurs politiques des départements où se trouve chaque région, montrant comment les Français ont divisé le pouvoir et l'administration selon la géographie. Cette carte montre non seulement les caractéristiques géographiques de Saint-Domingue, mais surtout aussi la conceptualisation de la terre par les Français.

Les cartes servaient à d'importantes représentations visuelles de la terre elle-même, montrant comment elle était perçue. Alors que de nombreuses cartes ont été instrumentales pour la conquête et la navigation, certaines ont également été utilisées pour illustrer pour les Européens à quoi ressemblaient ces terres : « dans un monde sans télévision ni film, les peintures et les cartes étaient parmi les rares moyens par lesquels les images de conquête pouvaient être ramenées du front. Il s'agissait donc d'un moyen d'expression beaucoup plus puissant que des œuvres similaires le seraient aujourd'hui. » ¹⁴⁰ Elles étaient un objet d'éducation, d'art et de planification de la conquête future.

Prenez par exemple la carte de l'Île à Vache et côte de Saint-Domingue, créée en 1700. Dans le coin en bas à droite, il y a des images d'Africains à moitié vêtus, certains avec des enfants sur le dos et d'autres tenant des flèches, montrant aux Européens une idée très stylisée des peuples qui y vivaient. La terre elle-même montre également une société ordonnée, coloniale, agricole le long de la côte, avec la sauvagerie et la région montagneuse inexplorée s'évanouissant dans la distance où pointent des volcans fumants. La carte est une représentation imagée de la colonisation qui a eu lieu en Haïti et de comment les Français l'ont conceptualisée. Elle est très méticuleuse dans la cartographie de l'eau, avec la profondeur de l'eau, les bancs de sable, et d'autres marqueurs. Il y a également une côte et des embouchures de rivière assez détaillées, montrant l'importance de la navigation côtière et de la navigation maritime pour le complexe colonial. La terre colonisée est représentée par une agriculture structurée : de petites parcelles de terre, avec des clôtures pour montrer les lignes de propriété qui soulignent le fait que la terre est une marchandise à diviser, posséder et contrôler. Au fur et à mesure que l'image s'éloigne du

¹⁴⁰ Anne Godlewska, "Napoleon's Geographers (1797—1815)," 48. Trad. Sarah Lancaster.

littoral, elle devient indéfinie, irrégulière, montagneuse et sauvage. Elle donne l'idée d'une vaste terre vide, pleine de ressources.



Jacques Bureau, *Plan de l'Île à Vache & Coste de St. Domingue depuis la pointe de l'Abacou jusqu'au cap de l'est d'Yaquin Bureau, 1700 ?*.

Bien que les cartes montrent des représentations visuelles de la façon dont les Français envisageaient l'espace, elles étaient également importantes pour le contrôle de l'espace. Savoir c'est contrôler et les Français ont pu appuyer leur conquête par l'exploration et la cartographie des territoires. C'est aussi une raison pour laquelle le territoire intérieur, en particulier dans les hautes altitudes du morne, était un endroit plus sûr pour les Marrons, car en plus d'être difficile d'accès et de communication, il était également largement inexploré par les Français.

Les Marrons connaissaient ces espaces plus que les Français en effet et bien que « la représentation impériale a tenté de dépeindre les Marrons simplement comme des « brigands », le sentier marron à travers ces récits indique également une contre-connaissance de celle des cartes coloniales. »¹⁴¹ C'est cette connaissance du territoire qui était une menace pour les colonisateurs aussi parce que cela « a transformé la forêt en forteresse plus efficace que les structures architecturales et les routes du paysage colonial de domination par la visibilité. »¹⁴² Les Marrons ont découvert comment transformer cette topographie en avantage et en arme.

L'appellation

Les Français n'ont pas seulement affirmé le contrôle sur la terre par des représentations visuelles, ils l'ont aussi fait en contrôlant l'idée même de la terre — par la façon dont elle est appelée. Un exemple de la puissance et de l'histoire de l'appellation vient du nom de l'île elle-même, Haïti est également appelée Hispaniola, Saint-Domingue et San Domingo à différentes époques. Christophe Colomb a nommé l'île Hispaniola lors de sa colonisation. Elle a ensuite été nommée Saint-Domingue par les Français, ou en espagnol San Domingo. Après la Révolution de 1791, le nom Haïti, le nom indigène Taino du pays, a été rétabli. À chaque transfert de pouvoir, un nouveau nom a été introduit, montrant qui avait le contrôle.

Le fait de nommer les lieux s'accompagnait d'ailleurs souvent d'autres projets : « cette domination symbolique sur le paysage par les processus de nommage a été combinée à la violence environnementale contre la terre elle-même. »¹⁴³ Donner un nom c'est marquer et

¹⁴¹ Casid, *Sowing Empire*, 215. Trad. Sarah Lancaster.

¹⁴² Casid, *Sowing Empire*, 215. Trad. Sarah Lancaster.

¹⁴³ Eddins, *Rituals, Runaways, and the Haitian Revolution*, 208. Trad. Sarah Lancaster.

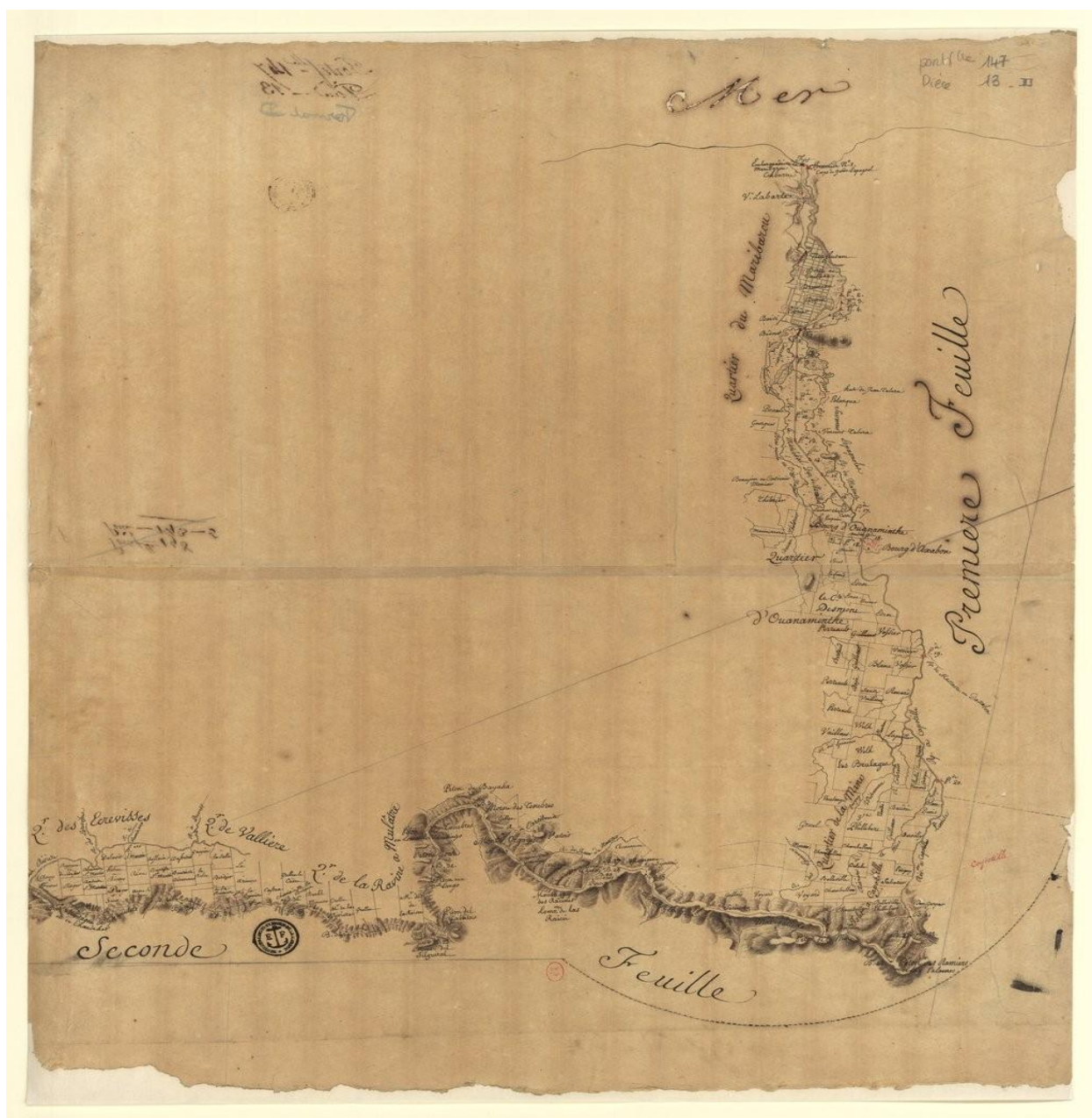
accorder du pouvoir, une place dans son esprit, pour permettre qu'il soit cartographié. Il montre l'interaction humaine. Il est aussi une façon de domestiquer le paysage : « cette profusion de torrents, de rivières et de fleuves nécessite de mettre en place des instruments permettant de les hiérarchiser, afin de les recenser, de les nommer et donc de les dompter. »¹⁴⁴ Nommer est en quelque sorte une façon de placer ces lieux sauvages sous l'ordre colonial.

Par contre, il existe des espaces qui portent un nom qui montre que ces espaces ont des liens avec les Marrons : « les noms des Pitons — « Piton des Nègres », « Piton des Flambeaux », « Piton des Ténèbres », et « Crête à Congo » — sont censés rappeler les époques passées où les Marrons se cantonnaient dans les montagnes. »¹⁴⁵ À l'époque coloniale, il y avait moins d'espaces avec des noms qui n'étaient pas français, à cause du déséquilibre du pouvoir, mais ces endroits démontrent la présence de ces peuples.

Il est révélateur aussi de considérer quels endroits ne sont pas marqués. En regardant les cartes coloniales de Saint-Domingue, la concentration de noms est le long de la côte. Les caractéristiques géographiques, en particulier les mornes, à l'exception de plusieurs grandes étendues, ne sont pour la plupart pas nommées, ce qui montre le manque d'interaction de la part des Européens avec ces espaces. Sur la carte ci-dessous, réalisée en 1764 par Jacques Nicolas Bellin (1703 - 1772), hydrographe et ingénieur hydrographique du dépôt des cartes et plans de la Marine et hydrographe officiel du roi de France. Les montagnes sont représentées, bien qu'elles soient indistinctes, ce qui montre que la région est montagneuse, sans reconnaissance des mornes

¹⁴⁴ Oury Goldman, « Une Île couverte de montagnes et de fleuves : Hispaniola dans quelques traductions et appropriations françaises de chroniques des Indes au XVI^e siècle, » *Nuevo mundo mundos nuevos*, (2020), 10.

¹⁴⁵ Casid, *Sowing Empire*, 215. Trad Sarah Lancaster.



Source gallica.bnf.fr / Collections BnF

Carte de la frontière entre la partie française et la partie espagnole du quartier des Écrevisses au quartier du Maribarou : Portefeuille 147 du Service hydrographique de la marine consacré aux limites de Saint Domingue : 17.-18...

La construction

L'intersection entre le paysage et la société à Saint-Domingue se voit aussi dans une autre structure de base de la vie quotidienne : la construction. Lorsque les colons français ont pris possession des terres, ils ont apporté le style européen dans leurs vêtements, leur nourriture, leur architecture, et leur transformation de la terre sauvage en quelque chose qui ressemble aux pays européens.¹⁴⁶ Ils ont réorganisé le paysage en construisant des maisons de style européen, divisant les terres en parcelles, érigeant des clôtures, et, généralement, transformations de la nature. Une grande différence en général était la façon dont ces structures étaient construites — en opposition à l'environnement naturel qui les entourait :

La nature a créé peu de bords coupants et des angles de 90°, préférant la rondeur. Les colons devaient transformer les arbres pour qu'ils ne ressemblent plus à leur forme naturelle, remplaçant la rondeur de la nature — des wigwams et des tranchées-abris — avec des carrés, des rectangles et des triangles qui articulent la domination de la civilisation sur la nature sauvage... L'arbre a été coupé, dessiné, taillé, ciselé, sauvé, percé avec des clous, et caché avec de la peinture. La nature a été faite pour se soumettre complètement aux idées de l'homme.¹⁴⁷

Les Français ont construit leurs structures pour cacher la nature et le paysage autour d'eux. Cet effacement du monde naturel montre la maîtrise complète et la domination des objets naturels. La destruction par la colonisation française se reflète dans la relation française à la terre et dans les projets d'architecture et de construction.

Les Français ne pouvaient cependant pas tout faire pour contrôler le monde naturel : les tremblements de terre sont le plus grand exemple. La destruction des tremblements de terre se reflète dans les lois entourant la construction. Une ordonnance du 8 août 1770 stipule que la

¹⁴⁶ Dawson, *Undercurrents of Power*, 153.

¹⁴⁷ Dawson, *Undercurrents of Power*, 154. Trad. Sarah Lancaster.

maison en rez-de-chaussée doit être construite en bois ou maçonnerie entre poteaux, qui interdisait d'autres matériaux.¹⁴⁸ Une autre ordonnance du 30 avril 1788 rendait obligatoire l'emploi de tuiles, d'ardoises ou d'autres matières ininflammables dans la confection des toitures.¹⁴⁹ Le paysage, malgré les efforts des Français, a eu un impact sur l'architecture et le bâtiment de la région.

Les lois

Contrôler un espace est une façon de contrôler les personnes. Si les Français ont physiquement colonisé et contrôlé la terre, ils ont également créé des lois pour limiter et réprimer la circulation des personnes et des biens. Le Code Noir en est l'un des premiers exemples. L'article XXXVIII du Code Noir est une règle des « trois fautes » pour les tentatives de fuite :

L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées et sera marqué d'une fleur de lys une épaule ; s'il récidive un autre mois pareillement du jour de la dénonciation, il aura le jarret coupé, et il sera marqué d'une fleur de lys sur l'autre épaule ; et, la troisième fois, il sera puni de mort.¹⁵⁰

En plus, l'article XVI interdit aux esclaves appartenant à différents maîtres de se rassembler, pour quelque raison que ce soit, le jour ou la nuit, « chez un de leurs maîtres », et « encore moins dans les grands chemins ou lieux écartés. »¹⁵¹ En limitant le mouvement, le pouvoir communal était limité. Les lois relatives à la géographie étaient utilisées pour dominer le pouvoir esclavagiste, pour conserver le pouvoir sur les autres, pour contrôler le pouvoir économique et pour conserver la colonisation. C'est pour cette raison que le marronnage était un acte de

¹⁴⁸ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 259.

¹⁴⁹ Saint-Vil, « Villes et bourgs de Saint-Domingue, » 262.

¹⁵⁰ Le Code Noir ou Edict du Roi, Paris, (1685).

¹⁵¹ Le Code Noir ou Edict du Roi, Paris, (1685).

rébellion, non seulement contre la vie que l'esclave était forcé de vivre, mais aussi contre la structure coloniale.

Les plantations, les villes, les routes, et la côte étaient gouvernées et réglementées par les Français, mais il y avait aussi la juxtaposition des mornes. Les mornes sont devenus des lieux de refuge parce qu'ils étaient pour la plupart hors des limites de la portée coloniale, tant physiquement que dans leur conceptualisation de l'espace. Ceci est illustré par la façon dont les Marrons et les colons français concevaient l'espace. Par exemple, le conseil de Port-au-Prince, qui voulait se débarrasser de la puissance et de la richesse croissantes des mulâtres, proposa, entre autres, de bannir toutes les demi-castes au degré de quarteron des montagnes (qu'ils mettraient en cultivation).¹⁵² Parce que les mornes étaient des lieux d'évasion — c'est-à-dire des espaces en dehors de la loi, elles en sont venues à être considérés comme des lieux de bannissement. Elles dépassent les limites de la loi et de la civilisation françaises et cette proposition, qui n'a pas été mise en œuvre, montre comment cet espace était perçu, ainsi que le désir du colonisateur français de « cultiver » cet espace et de l'intégrer à la structure coloniale.

Le lien entre l'esclavage, la colonisation et la terre est complexe. Le colonialisme européen a exercé une maîtrise de la terre pour tirer profit des produits des esclaves africains. Par conséquent, les esclaves, qui étaient forcés d'extraire ce profit, étaient également limités dans leurs mouvements physiques et leurs actions en ce qui concernait la productivité et le profit.¹⁵³ Cela signifiait que prendre le contrôle de l'espace physique et du mouvement était en soi un acte de rébellion et d'agence. En effet, « les lieux, les frontières et le mouvement étaient au cœur de

¹⁵² James, *Les Jacobins noirs*, 36.

¹⁵³ Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 210.

l'organisation et de la résistance de l'esclavage. »¹⁵⁴ Les colons patrouillent les terrains d'esclaves, imposent des horaires de travail, exigent des laissez-passer pour tenir compte des déplacements des esclaves et adoptent des lois concernant le déménagement. Les maréchaussées étaient responsables d'imposer les limites de la géographie de confinement aussi.¹⁵⁵ Les Marrons se sont rebellés contre ce contrôle de l'espace par leur fuite. D'autres cadres en dehors de la plantation sont devenus « autant d'espaces d'espoir et de possibilités que de lieux réels, car le lieu a toujours été fragile et menacé dans l'histoire afro-américaine. En un sens, il n'y a jamais eu d'endroit particulier qui puisse être un véritable espace de liberté. »¹⁵⁶ Autant que les mornes offraient physiquement un refuge, ils offraient aussi un refuge symbolique, un lieu d'espoir et de possibilité.

La souveraineté et la frontière

Le marronnage a eu un autre effet sur le système colonial français : l'acte de marronnage dans l'entreprise coloniale française de Saint-Domingue a forcé les autorités à se pencher sur des questions de pouvoir impérial.¹⁵⁷ La frontière entre Haïti et la République Dominicaine est devenue un enjeu central.

Les communautés marronnes ont elles-mêmes amassé un grand pouvoir politique. La plus grande communauté de Marrons était celle du Maniel, située dans la région montagneuse frontalière de Bahoruco. Les Marrons de Maniel avaient une communauté aux frontières définies avec une économie agricole, la défense, la construction rudimentaire, et des codes juridiques.¹⁵⁸

¹⁵⁴ Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 210. Trad. Sarah Lancaster.

¹⁵⁵ Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 210.

¹⁵⁶ Dubois, "AHR Review Roundtable : Going to the Territory," 918. Trad. Sarah Lancaster.

¹⁵⁷ Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 208.

¹⁵⁸ Roberts, *Freedom as Marronage*, 102.

Les Français, les Britanniques et les Espagnols désiraient ardemment cette frontière, mais les Marrons l'ont repoussée à des étapes critiques.¹⁵⁹ Les Marrons de Maniel ont interagi avec les puissances coloniales en signant des traités avec les Espagnols, ce qui signifiait qu'ils étaient reconnus politiquement comme une puissance. La reconnaissance de la souveraineté d'une communauté marron était rare. À Saint-Domingue, les autorités françaises n'ont jamais contracté une alliance avec un territoire sous la seule direction des chefs Marrons comme les autres colonies de la Jamaïque et du Surinam.¹⁶⁰ Même si Saint-Domingue refusait de reconnaître le pouvoir des Marrons, ça n'efface pas la réalité que les difficultés que les Français ont eues avec leur autorité dans cette région montre la grande puissance politique et militaire accumulée par cette communauté. Cette communauté a jeté les bases d'une communauté souveraine, et autonome d'anciens esclaves en opposition au pouvoir colonial français.

Le vaudou

Le dernier aspect du rôle du paysage et surtout des régions montagneuses dans la société haïtienne était le rôle de la terre par rapport à la religion. Depuis l'époque des Taïnos, le paysage a fait partie de la religion. Des objets inconnus ont été associés au symbolisme de certains paysages de la région, y compris les cours d'eau, les étangs, les grottes, les côtes rocheuses et d'autres caractéristiques géographiques.¹⁶¹ Ces lieux constituent la scène des légendes : pratiques magiques, religieuses ou curatives et ces traces indigènes se sont depuis mêlées aux pratiques des cultures africaines, ce qui a contribué à la formation d'une biographie culturelle complexe du paysage où les idées et les croyances de différentes origines et du différentes trajectoires

¹⁵⁹ Roberts, *Freedom as Marronage*, 102.

¹⁶⁰ Béchacq, « Les Parcours du marronnage dans l'histoire haïtienne, » 205.

¹⁶¹ Corinne L. Hofman, et al., "Indigenous Caribbean Perspectives: Archaeologies and Legacies of the First Colonised Region in the New World," *Antiquity* 92, no. 361 (2018): 213.

historiques se chevauchent et se mélangent.¹⁶² Ces traditions indigènes ont joué un rôle dans la formation de la culture haïtienne avec la tradition africaine du vaudou.

Le vaudou était la religion pratiquée par de nombreux Africains asservis ainsi que des Marrons. C'est une religion synchrétique, émergente du catholicisme qui était imposée sur les esclaves, avec l'influence des religions africaines. Le vaudou était interdit par les colons, alors le vaudou est devenu une forme de rébellion. La religion était étroitement liée à la terre, tant dans la façon dont elle était physiquement pratiquée que dans le concept du divin. Les lwa s'entrelaçaient avec des éléments du monde naturel à la fois dans leurs histoires et dans comment ils étaient représentés. De plus, parce que cette pratique était interdite, les cérémonies de vaudou se tenaient souvent loin des plantations dans les mornes et contribuaient donc à la pratique du marronnage. Certains soutiennent également que le vaudou était le marronnage lui-même : une façon d'échapper aux horreurs quotidiennes de la plantation par le divin.

Cette pratique de s'échapper dans les mornes pour pratiquer le vaudou a contribué à la rébellion, permettant une évasion spirituelle aussi bien que physique. Ces cérémonies ont « évoqué un paysage d'esprits et d'arbres sacrés et d'herbes médicinales qui menaçait l'autorité coloniale par un renversement des fondements de l'autorité coloniale et de ses revendications de possession matérielle. »¹⁶³ Le vaudou a créé une relation différente avec la terre que les colons ont tenté d'imposer et il a permis une sorte de rébellion interne par la foi. Peut-être que ce qui est le plus important, c'est le fait que le vaudou a créé une communauté. Les esclaves, qui étaient souvent des étrangers ou ne parlaient pas la même langue, pouvaient avoir cette croyance en commun.

¹⁶² Hofman, et al., "Indigenous Caribbean Perspectives," 213.

¹⁶³ Casid, *Sowing Empire*, 223. Trad. Sarah Lancaster.

Cela leur donnait un pouvoir collectif. De cette façon, le vaudou a contribué à une manière de se rebeller et conduit à des révoltes plus grandes et plus organisées. Le cas le plus célèbre étant la cérémonie qui a commencé la Révolution de 1791 elle-même.

La cérémonie du Bois Caïman, or Bwa Kayman, sur Morne Rouge (au-dessus de Cap-Haitien dans le nord) a eu lieu dans la nuit du 14 août 1791. Cette cérémonie était dirigée par Dutty Boukman, un hougan (un prêtre), et Cécile Fatiman, une mambo. Ce cérémonial a permis l'organisation de masse et la planification de la révolte. C'est cette cérémonie qui marque le début officiel de la Révolution de 1791.

Les Français avaient une emprise sur la conceptualisation et l'organisation de la terre : ils conservaient le pouvoir en contrôlant comment la terre était représentée visuellement à travers des cartes et des images et aussi dans son nom. Il y avait des lois pour contrôler la relation des gens à la terre, ainsi que des rappels physiques de la domination française par la transformation du paysage et la construction européenne.

Cela a eu un impact terrible sur les opprimés de ce système :

Les esclavagistes ont extrait la valeur du travail et la richesse des esclaves, mais ils ont aussi cherché à extraire les aspects intangibles de la conscience et de l'identité des esclaves, y compris leurs liens culturels avec une patrie ; le temps et l'énergie ; le sentiment d'être et de dignité ; le pouvoir et maîtrise de soi ; les relations sociales et l'utilisation des terres et des ressources.¹⁶⁴

La résistance à la colonisation française a été autant dans la récupération de ces parties de leur vie intangible que dans d'autres formes de rébellion plus concrètes.

¹⁶⁴ Eddins, *Rituals Runaways and the Haitian Revolution*, 208. Trad. Sarah Lancaster.

La résistance a consisté à établir des rapports alternatifs avec l'environnement, la communauté et l'individu, ce qui a produit un paysage rebelle comme fond pour un imaginaire insoumis. Les Marrons et les esclaves ont transformé les régions montagneuses et la géographie complexe de Saint-Domingue afin de préparer et d'exécuter la Révolution. En rejetant l'ordre économique et social colonial, ainsi que le système capitaliste régnant, les Marrons et les esclaves ont fait valoir des géographies de résistance.

CONCLUSION

Ce travail visait à analyser le rôle que la géographie, surtout le paysage montagneux d'Haïti, a joué dans la colonisation et la résistance. La géographie était au cœur de la société de Saint-Domingue au XVIIe et XVIIIe siècles. Les Français utilisaient la terre comme moyen de domination, semant destruction et dévastation. En réponse, les esclaves et les Marrons ont repensé la terre de manière subversive, rejetant ces systèmes de domination et créant des contre-paysages.

En créant ces géographies alternatives, esclaves et Marrons ont exposé les limites du paysage colonial.¹⁶⁵ Que cela ait été fait dans la plantation, ou loin dans les mornes, ces façons de restructurer la relation humaine à la terre constituaient une rébellion en soi. Certaines communautés ont pu aller plus loin, devenant des territoires souverains avec des lois et des économies autonomes.

L'agriculture, dans cette histoire du paysage et de la société, était au cœur de l'économie coloniale, mais elle était aussi un moyen de reprendre le pouvoir, que ce soit à petite échelle dans le jardin créole, ou à une plus grande échelle comme les cultivateurs de café affranchis dans les montagnes. L'agriculture pratiquée par ceux qui étaient opprimés sous le système colonial était une menace directe pour son économie même puisque c'était la source de sa richesse et de sa puissance. Les Marrons ont profité de ces lieux jugés inutiles et difficiles par les Français et les ont rendus productifs. Ce faisant, ils se sont rebellés contre l'idéologie française du paysage.

¹⁶⁵ Casid, *Sowing Empire*, 214.

Cette création de lieux alternatifs a finalement conduit à une rébellion encore plus grande : celle de la Révolution.

Mais comment la colonie la plus riche de France a-t-elle pu s'élever et tomber si vite ? Les plantations de sucre n'étaient à leur hauteur que pendant moins de 100 ans avant la Révolution haïtienne, mais la richesse produite par Haïti était inégalée. Les sucreries, qui étaient 138 en 1713, 229 en 1730 et 450 en 1739, passent à 599 en 1754.¹⁶⁶ Ces grands complexes nécessitaient d'immenses ressources et étaient au centre de cette traite des esclaves déshumanisante. Les français ont créé de la richesse à court terme, mais à long terme, c'était un modèle insoutenable dont la brutalité extrême a créé la rébellion. C'est pourquoi les plantations, symboles de la colonisation française, ont été les premières à être attaquées au début de la Révolution de 1791 : « [c'était] un renversement du processus de colonisation, avec les esclaves qui défrichaient les arbres transplantés plutôt que les arbres indigènes et incendiant les bâtiments de la plantation afin d'enlever les clairières. »¹⁶⁷ Les plantations, qui étaient le symbole de la colonie idéale, sont devenues le terrain d'action symbolique. Le « soulèvement des esclaves et l'aménagement paysager étaient synonymes : faire tomber le code blanc à Saint-Domingue c'était modifier, déformer et réformer de façon permanente le système de plantation comme jardin paysager. »¹⁶⁸ Alors que les communautés d'esclaves et de Marrons ont créé des géographies alternatives pendant des décennies, la Révolution est devenue l'occasion de créer un nouveau paysage.

¹⁶⁶ Ans, *Haïti: Paysage et société*, 120.

¹⁶⁷ Casid, *Sowing Empire*, 230, Trad. Sarah Lancaster.

¹⁶⁸ Casid, *Sowing Empire*, 213, Trad. Sarah Lancaster.

Les mornes ont contribué à cette Révolution, étant des endroits relativement inconnus des Français, difficiles à naviguer, et offrant un abri aux groupes rebelles. De cette façon, les mornes et les plaines ont vu un renversement de la dynamique du pouvoir. Alors que les régions côtières et les plaines étaient autrefois le siège de la puissance coloniale française sur l'île, elles sont devenues exposées, visibles.

Cette histoire de la géographie et du paysage est importante pour mener à bien la Révolution et construire un nouvel avenir. Pour Toussaint Louverture, cela signifiait une reprise de production plutôt qu'une réinvention du paysage.

La prospérité de l'agriculture était en fin de compte la seule garantie de la liberté. Tel fut le mot d'ordre de Toussaint. Il était à craindre que les noirs se contentassent de cultiver une petite pièce de terre, suffisante pour couvrir leurs propres besoins. Toussaint refusa de laisser morceler les anciennes propriétés.¹⁶⁹

Il y a eu un changement : la reconnaissance du pouvoir des mornes. Jusqu'à ce moment-là, Haïti était un pays tourné vers l'extérieur. Avant la colonisation, « il paraîtrait que les montagnes n'étaient presque pas occupées, et que les Aborigènes se tenaient de préférence sur le littoral. »¹⁷⁰ Quand les Espagnols ont conquis le territoire, et plus tard les Français, les villes et la population se sont établies pour la plupart sur la côte. Pendant la période coloniale, toutes les fortifications se situaient sur la côte. Après la Révolution, les Haïtiens ont décidé de construire un système de défense intérieure, telle la Citadelle Laferrière ou encore la Citadelle Henri Christophe, la plus grande forteresse des Amériques.

¹⁶⁹ James, *Les Jacobins noirs*, 213.

¹⁷⁰ Madiou, *Histoire d'Haïti*, 12.

Le rôle que la géographie a joué dans la colonisation et la résistance est également pertinent pour l'ensemble de l'atlantique car il y avait des communautés de Marrons dans tout le Nouveau Monde, notamment les Palenques cubains, les Quilombos brésiliens, les Free Villages de la Jamaïque, les Bush Societies de la Guyane, et les communautés en Amérique du Nord. Dans toutes ces colonies, les peuples opprimés ont trouvé des moyens de se rebeller contre la domination, souvent en réinventant des terres jugées inutilisables par les colons, comme les marécages, les montagnes ou d'autres paysages qui ne convenaient pas à l'agriculture ou à l'extraction de ressources. Par leur nature, ce sont des lieux de résistance.

Par rapport à ces communautés du grand monde atlantique, il y avait à Saint-Domingue, un refus de la part des Français de reconnaître les sociétés Marrons. Le refus de reconnaître leur existence s'illustre par le fait que contrairement aux communautés énumérées ci-dessus qui ont des façons spécifiques de les appeler, Saint-Domingue n'a pas créé une expression spéciale pour se référer à ces formations.¹⁷¹ Et pourtant, cette tactique a clairement échoué en refusant d'accorder le pouvoir à ces communautés alors qu'elles ont mené la première révolte d'esclaves réussie pour l'indépendance.

Néanmoins, il est certain que le paysage a joui d'un rôle capital dans l'histoire d'Haïti, en créant cette société qui a mené à une Révolution réussie. La terre en est témoin, en tant que participant actif à la dévastation de la domination coloniale, mais aussi à ce besoin de liberté.

¹⁷¹ Jean Casimir, *La culture opprimée*, (Delas, Haïti: l'Imprimerie Lakay, 2001), 115.

BIBLIOGRAPHIE

- Ans, André-Marcel. *Haïti : Paysage et société*. Paris : Karthala, 1987.
- Barthélémy, Gérard. “Le rôle des bossales dans l’émergence d’une culture de marronnage en Haïti (The Bossales’ Role in the Emergence of a Maroon Culture in Haiti).” *Cahiers d’Études Africaines* 37, no. 148 (1997) : 839–62.
- Béchacq, Dimitri. “Les parcours du marronnage dans l’histoire haïtienne.” *Ethnologies* 28, no. 1 (2006) : 203–40.
- Bellin, Jacques Nicolas. *La partie française de l’isle de Saint Domingue*. Paris, 1764.
<https://www.loc.gov/item/73696443/>.
- Bledsoe, Adam. “Marronage as a Past and Present Geography in the Americas.” *Southeastern Geographer* 57, no. 1 (2017): 30–50. <https://doi.org/10.1353/sgo.2017.0004>.
- Boisvert, Jayne. “Colonial Hell and Female Slave Resistance in Saint-Domingue.” *Journal of Haitian Studies* 7, no. 1 (2001): 61–76.
- Bureau, Jacques. *Plan de l’Ile a Vache & coste de St. Domingue depuis la pointe de l’Abacou jusqu’au cap de l’est d’Yaquin Bureau*. 1700 ?. <https://www.loc.gov/item/2003629715/>
- Carte générale de la partie française de l’isle de St. Domingue*. ?, 1776.
<https://www.loc.gov/item/74692178/>.
- Carte de la frontière entre la partie française et la partie espagnole du quartier des Écrevisses au quartier du Maribarou* : Portefeuille 147 du Service hydrographique de la marine consacré aux limites de Saint Domingue : 17.- 18...
<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42242012d>
- Casid, Jill H. *Sowing Empire: Landscape and Colonization*. Minneapolis, MN: University of Minnesota Press, 2005.
- Casimir, Jean. *La culture opprimée*. Delas, Haiti : l’Imprimerie Lakay, 2001.
- Cauna, Jacques de. “Patrimoine et mémoire de l’esclavage en Haïti : les vestiges de la société d’habitation coloniale.” *In Situ*, no. 20 (2013). <https://doi.org/10.4000/insitu.10107>.
- Coupeau, Steeve. *History of Haiti (Greenwood Histories of the Modern Nations, 1096—2905)*. Greenwood Publishing Group, 2008.
- Dawson, Kevin. *Undercurrents of Power: Aquatic Culture in the African Diaspora*. University of Pennsylvania Press, 2018.

- Debarbieux Bernard. 2002. "François Bart, Serge Morin et Jean-Noël Salomon : Les montagnes tropicales : identités, mutations, développement." *Revue de Géographie Alpine* 90 (3): 114–15.
- Debien, Gabriel "La nourriture des esclaves sur les plantations des Antilles Françaises aux XVII^e et XVIII^e siècles." *Caribbean Studies* 4, no. 2 (July 1964).
- Debien, Gabriel. *Les esclaves aux Antilles françaises : XVII^e - XVIII^e siècles*. Basse-Terre : Soc. d'Histoire de la Guadeloupe, 1974.
- Dubois, Laurent. "AHR Review Roundtable: Going to the Territory." *American Historical Review*. (June 2020) 917 - 920.
- Dupuy, Alex. "Class, Race, and Nation: Unresolved Contradictions of the Saint-Domingue Revolution." *Journal of Haitian Studies* 10, no. 1 (2004).
- Eddins, Crystal Nicole. "Runaways, Repertoires, and Repression." *Journal of Haitian Studies* 25, no. 1 (2019) 4 - 38.
- Eddins, Crystal. "'Rejoice! Your Wombs Will Not Beget Slaves!' Marronnage as Reproductive Justice in Colonial Haiti." *Gender & History* 32, no. 3 (2020): 562–80.
- Eddins, Crystal Nicole. *Rituals, Runaways, and the Haitian Revolution: Collective Action in the African Diaspora*. Cambridge: Cambridge University Press, 2022.
- Fer, Nicolas de, *L'Isle St. Domingue ou Espagnole*. Paris : Chez l'Auteur, 1715.
<https://searchworks.stanford.edu/view/ww260sc9106>
- Ferguson, James A. "Haiti." *Britannica*. <https://www.britannica.com/place/Haiti>.
- Girard, Philippe R. *Haiti: The Tumultuous History: From Pearl of the Caribbean to Broken Nation*. Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2010.
- Godlewska, Anne. "Napoleon's Geographers (1797—1815): Imperialists and Soldiers of Modernity." Essay. In *Geography and Empire*, edited by Anne Godlewska and Neil Smith. Oxford: Blackwell, 1994.
- Goldman, Oury. "Une île couverte de montagnes et de fleuves : Hispaniola dans quelques traductions et appropriations françaises de chroniques des Indes au XVI^e siècle." *Nuevo mundo mundos nuevos*, 2020.
- Gonzalez, Johnhenry. 2019. *Maroon Nation : A History of Revolutionary Haiti*. Yale Agrarian Studies. N Yale University Press.
- Hofman, Corinne L., Jorge Ulloa Hung, Eduardo Herrera Malatesta, Joseph Sony Jean, Till Sonnemann, and Menno Hoogland. "Indigenous Caribbean Perspectives: Archaeologies and Legacies of the First Colonised Region in the New World." *Antiquity* 92, no. 361 (2018): 200–216.

- James, C. L. R., *Les Jacobins noirs : Toussaint Louverture et la Révolution de Saint-Domingue*. Translated by Pierre Naville and Claude Fivel-Demoret. Allison et Busby Limited, 1980.
- Jean, Joseph Sony, Till Sonnemann, and Corinne L. Hofman. "Complex Landscape Biographies: Palimpsests of Fort-Liberté, Haiti." *Landscape Research* 46, no. 5 (2021): 618–37.
- Le Code Noir ou Edict du Roi. 1685. Paris.
- The Louverture Project (Ed.). (2009). *Treaty of Ryswick*. Treaty of Ryswick — TLP. https://thelouvertureproject.org/index.php?title=Treaty_of_Ryswick
- Madiou, Thomas. *Histoire d'Haïti*. 1. 2nd ed. Vol. 1. Port-au-Prince : le Département de l'Instruction Publique, 1922.
- Malabou, Catherine. "Catherine Malabou on Philosophy and Anarchism: Alternative or Dilemma?" YouTube. Scottish Center for Continental Philosophy, July 4, 2022. <https://www.youtube.com/watch?app=desktop&v=dtXh9t4H1Bw>.
- Mandelblatt, Bertie. "'A Land Where Hunger Is in Gold and Famine Is in Opulence': Plantation Slavery, Island Ecology, and the Fear of Famine in the French Caribbean." *Fear and the Shaping of Early American Societies*, 2016, 243–64.
- Pelletier, Philippe. "Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste." *Terra Brasilis*, no. 7 (2016).
- Roberts, Neil. *Freedom as Marronage*. Chicago, IL: Univ. of Chicago Press, 2015.
- Saint-Aubin, Delattre. *Notre patrimoine, montagnes, plaines*. Port-au-Prince: Impr. Les Presses libres, 1956.
- Saint-Méry, Moreau. *Description de la partie française de l'isle Saint-Domingue*. 1. Vol. 1. Paris: Société de l'Histoire des Colonies Françaises et Librairie Larose, 1958.
- Saint-Vil, Jean. "Villes et bourgs de Saint-Domingue au XVIIIe siècle (essai de géographie historique)." *Cahiers d'outre-mer* 31, no. 123 (1978) : 251–70.
- Carte de l'isle de S. Domingue*. Division 1 du portefeuille 146 du Service hydrographique de la marine consacrée à Saint Domingue : 1770. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b59726468.r=saint-domingue%20carte?rk=343349;2>
- Soubeyran, Olivier. "Imperialism and Colonialism vs Disciplinarity in French Geography." Essay. In *Geography and Empire*, edited by Anne Godlewska and Neil Smith. Oxford: Blackwell, 1994.
- Sorniquet, *L'Isle St. Domingue ou Espagnole découverte en 1492 par les Espagnole*. Paris : 1722. <https://searchworks.stanford.edu/view/ws071hk7030>

Trouillot, Michel-Rolph. *Silencing the Past: Power and the Production of History*. Boston: Beacon Press, 1997.

Winston, Celeste. "Maroon Geographies." *Annals of the American Association of Geographers* 111, no. 7 (2021): 1–15.